Zeitschrift: L'educatore della Svizzera italiana : giornale pubblicato per cura della Società degli amici dell'educazione del popolo

Band: 80 (1938)

Heft: 2-3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Anno 80° Lugano, Marzo 1938. N. 2-3

L'EDUCATORE
DELLA SVIZZERA ITALIANA

Organo della Società "Amici dell'Educazione del Popolo"
Fondata da STEFANO FRANSCINI nel 1837

Direzione: Dir. ERNESTO PELLONI – Lugano

Altitude: quatre mille

Lorsqu'on a gravi un pic de quatre mille mètres, les détails cessent de cacher l'ensemble: on domine les chaînes de montagnes et l'on en découvre les larges perspectives, les directions essentielles que l'on ne pouvait deviner du fond de la vallée.

Il en va de même dans la vie. J'ai gravi, l'une après l'autre les quatre mille cent semaines qui constituent mon âge et de cette belle altitude, je découvre les grandes vérités essentielles qui orientent une vie heureuse et féconde.

Le grand écrivain Ibsen a écrit quelque part une parole à la quelle j'ai souvent réfléchi; il a dit que la carrière qui offre la plus grande certitude de bonheur est celle de l'instituteur.

Cela n'est pas vrai pour les esprits inquiets, tourmentés jamais contents — mais du haut de mon expérience, je juge que c'est vrai pour les esprits d'aplomb, bien équilibrés et sages.

J'ai fait dans l'enseignement de mon pays ce qu'on appelle «une belle carrière»: j'ai successivement été professeur de philosophie dans plusieurs collèges, puis dans plusieurs lycées. Ensuite j'ai été nommé inspecteur d'académie dans deux départements et enfin j'ai été nommé recteur de l'Académie de Chambery, puis durant près de quinze années j'ai été recteur de la grande Université d'Aix-Marseille.

L'avantage d'une telle carrière c'est de permettre de connaître une grande variété de personnes et d'institutions et d'élargir considérablement le domaine de ses experiences. Mais cet avantage est plus que contrebalancé par un déracinement constant.

Si j'avais à recommencer ma vie, avec l'expérience que j'ai acquise, je choisirais d'être instituteur rural. Je dis bien instituteur à la campagne.

J'aurais à instruire les enfants du village. Parvenus à l'âge d'homme, il m'entoureraient d'une phalange d'amis.

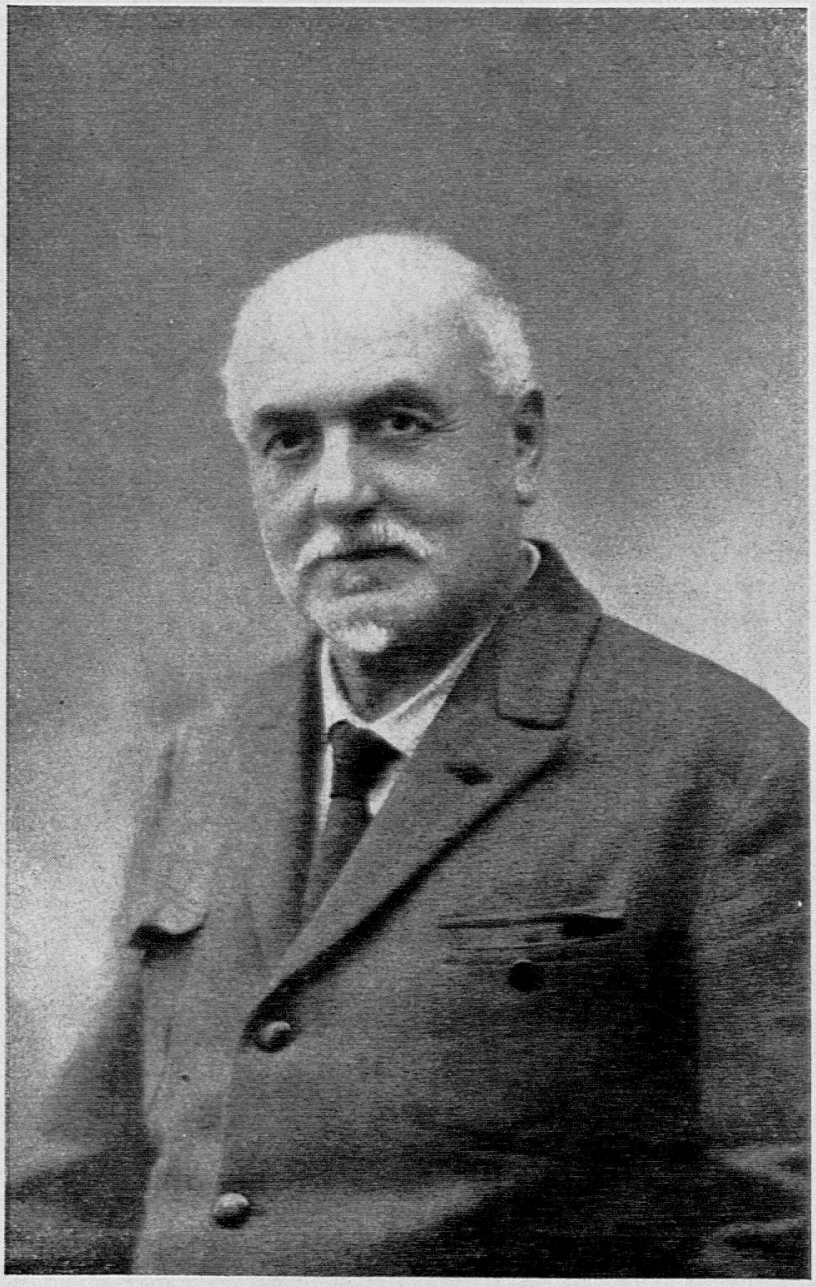
Je ne craindrais pas l'isolement car seuls les faibles d'énergie peuvent être isolés. Pensez à M.me Montessori qui, chargée des malheureux enfants recueillis dans les ruines de Messine, sans parents, sans état civil, en a fait, dans son école modèle, les enfants les plus intelligents et les plus heureux de l'Italie.

Comment peut-on se dire isolé, quand on est instruit et qu'on peut vivre dans la compagnie des plus grands génies de l'humanité? Pas n'est besoin d'une bibliothèque de milliers de livres pour vivre dans l'intimité de Rabelais, de Montaigne, de Pascal, des philosophes et des poêtes. Avec quelques reproductions des plus belle oeuvres des sculpteurs et des peintres on peut savourer Rembrandt, les sculpteurs grecs, Michel-Ange et tant d'autres. Avec quelques disques choisis ont peut écouter jusqu'à les savoir par coeur les plus beaux adagios de Beethoven et les

plus belles pages de Berlioz, de Schumann, etc.... Mais il faut savoir résister à l'effroyable dissipation de la plupart de nos contemporains qui ne laissent jamais une belle impression « faire son miel » dans l'esprit : ils vivent d'une vie émiettée, morcelée, pulverisée.

Un jour de congé j'emménerais mon petit monde en excursion. J'apprendrais à mes jeunes amis à admirer les fleurs, à comprendre la robuste beauté d'un grand chêne, la sveltesse d'un sapin, d'un peuplier. J'appellerais leur attention sur l'harmonie d'un bel horizon. Je leur apprendrais à écouter le chant des oiseaux, la musique de la brise, le gazouillis des ruisseaux.

En contemplant les splendeurs du coucher de soleil, la nuit viendrait. Nous en profiterions pour apprendre les noms des belles constellations. Quel spectacle que celui des quatre mille étoiles, visibles et quel élan pour l'imagination que de penser que les étoiles non visibles sont des milliards de miliards, plus nombreuses « que les grains de poussière d'une immense ville comme Londres ! ». Je voudrais que les enfants éprouvassent un peu de frisson de Pascal en présence de l'infini de l'univers.



Nous renouvellerions à chaque changement de saison les excursions pour apprendre à observer les changements de place du soleil et des constellations et les modifications de la végétation.

Comme on ne peut toujours lire, dans les longues soirées d'hiver, j'aurais un atelier très simple de tourneur sur bois, de menuiserie et de serrurerie afin de pouvoir dresser une table de jardin et suffire aux menues reparations.

De plus je travaillerais avec amour un jardin. Ayant de longues années devant moi, je planterais des arbres fruitiers et une belle treille afin d'avoir non seulement les légumes du ménage, mais des cerises, des poires, des pommes, des figues et de belles grappes de raisins.

J'épouserais une brave jeune fille de bon sens, laborieuse et bonne ménagère. Douze ans avant l'âge de la retraite, je bâtirais en imagination la maison simple et modeste, mais confortable, dont je livrerais, le moment venu, les plans mûrement réfléchis à un architecte. Ce serait la maison du sage, refuge après un vie de devoument et de travail.

C'est à vous que je m'adresse, jeunes instituteurs ruraux. Choisissez une vie de devouement, tranquille, réfléchie qui vous permettra de savourer intelligemment les joies que la nature, les livres, les oeuvres d'art et les amitiés solides offrent généreusement aux gens calmes et sages - ou choisissez une vie déracinée, disloquée, fractionnée, éparpillée comme celle de la plupart des contemporains dont l'existence est aussi stérile, aussi vide, aussi bête que celle d'un millionnaire américain.

JULES PAYOT

LETTERE A LUIGI LAVIZZARI

Le lettere che furono indirizzate a Luigi Lavizzari, e che sono conservate presso l'abbiatico sig. Davide Lavizzari in Mendrisio, costituiscono una voluminosa corrispondenza che va dal 1834 al 1875, anno di morte dell'insigne naturalista, e che può essere sommariamente catalogata così: atti officiali cantonali e federali — atti di accademie e istituti scientifici — lettere di natura scientifica — lettere di ticinesi, di confederati, di cittadini italiani — corrispondenza con la Società Svizzera di Archeologia — documenti dell'attività politica cantonale del Lavizzari.

Le lettere di carattere scientifico sono numerose e possono essere consultate, io penso, con profitto da chi è versato nelle scienze naturali.

Io qui mi limito a trascrivere e pubblicare lettere di Quintino Sella, di Giov. Batt. Pioda, di Stefano Franscini, di Vincenzo Vela, di Cesare Cantù, di Maurizio Monti. Valgano brevi considerazioni relative ai mittenti.

Di Quintino Sella, cristallografo di valore, ma assai più noto come ministro delle Finanze del Regno d'Italia, non è il caso di tracciare appunti biografici. La sua lettera è una testimonianza autorevole dell'importanza dell'opera del Lavizzari: *Nouveaux phènonènes des corps cristallisés*, che accrebbe e consolidò la fama del nostro naturalista oltre i confini del Cantone.

G. B. Pioda, V. Vela e S. Franscini sono nomi noti e cari a ogni ticinese. Qui osserverò soltanto che la lettera del Franscini non compare nell'Epistolario fransciniano edito dal professore Jäggli.

Anche Cesare Cantù, l'attivissimo storico comasco, è noto. La prima lettera dimostra come il Lavizzari fraternizzasse con gli esuli politici italiani, e la testimonianza non è solo del Cantù, ma anche di altri. La seconda accenna alla riunione tenuta in Lugano nel 1860 dalla Soc. Elvetica di Scienze Naturali, che fu presieduta dal Lavizzari. La terza e la quarta si riferiscono rispettivamente alle *Escursioni* e ai *Nouveaux phénomènes* ecc.

E con Maurizio Monti, storico e studioso d'archeologia, siamo alla fine. I consigli che il comasco suggerì al

Lavizzari furono accolti e seguiti nella stampa delle iscrizioni nord-etrusche nel volume delle *Escursioni*, tranne per l'iscrizione di Stabio che fu pubblicata alla rovescia.

Detto questo, le lettere non abbisognano di particolari commenti.

I.

MINISTERO
DELLE FINANZE.

Firenze, *19 ottobre 1865.*

Chiarissimo Signore,

La ringrazio assai della sua Memoria sui nuovi fenomeni dei corpi cristallizzati, cui diedi solo una scorsa non avendo più tempo di leggere nulla. Mi congratulo vivamente con Lei dei risultati interessantissimi che ottenne e che sono, per quanto io sappia, in parte non piccola, affatto nuovi.

E' certo conforme a quel che si deve aspettare da corpi di diversa elasticità nelle diverse direzioni che l'azione degli acidi sia diversa nelle diverse faccie, ma non m'aspettavo che si avessero differenze così sensibili, anche nel calcare, ove è notorio che le differenze di elasticità sono forse più grandi che in ogni altra sostanza. Forse attaccando il quarzo coll'acido fluoridico avrebbe differenze meno grandi, e sarebbe interessante indagare se laddove gli altri fenomeni fisici ottenuti danno minore differenza di elasticità, come per esempio negli indici di rifrazione, riescano anche minori le differenze di azione dei dissolventi.

Mi permetta poi una osservazione sulla conclusione generale n. 3 a pagina 30 che si riferisce ai cristalli trimetrici o prismatici: la scelta di quel che si chiama la base è arbitraria se si sta ai soli caratteri cristallografici.

Un cristallo di Aragonite può considerarsi come nella posizione della figura n. 1 ma potrebbe anche considerarsi come nella posizione n. 2. e quel che si chiama comunemente la base nella posizione n. 1 non lo è più nella posizione n. 2 [1]). Ed Ella certo non ignora come per molte sostanze trimetriche diversa sia la posizione ed orientazione adottata dai vari cristallografi.

1) Le due posizioni sono: verticale e orizzontale.

Vorrebbe quindi ad essere corretta la proposizione predetta ed a tirare una conclusione generale converrebbe avere esperienza sopra sostanze diverse, onde riconoscere se la faccia nella quale si ha il massimo o minimo attacco per opera degli acidi od altri dissolventi, sia quella che è perpendicolare all'asse di minima o massima elasticità ottica.

Ella mi perdonerà certo questa osservazione che per l'interesse eccitato in me da una scorsa rapidissima del suo bel lavoro non potei tacerle.

Gradisca intanto la più grande mia considerazione

di Lei devotissimo
Q. Sella.

Parimenti mi conceda di aggiungere per le conclusioni generali i n. 2 della pagina 30, che potrebbe benissimo succedere vi fossero dei cristalli romboedrici dove l'energia di attacco fosse invece massima sulla base. I cristalli che Ella sperimentò sono otticamente negativi, cioè l'asse cristallografico è asse di massima elasticità. Parmi che si dovrebbero provare cristalli otticamente positivi prima di poter tirare una conclusione generale.

II.

Berna, *il 18 ottobre 1861.*

Pregiatissimo Signore,

A suo tempo ho ricevuto il terzo volumetto delle sue peregrinazioni nel Ticino riguardante il Locarnese. Nel ringraziarla del dono, la ringrazio anche della costanza de' suoi sforzi a pro della scienza che Ella è quasi unico a propugnare nel nostro Ticino.

Se l'anno scorso Lugano e il Cantone avessero fatto in più per la società di storia naturale quello che hanno fatto quest'anno in troppo per la festa degli ufficiali, non vi sarebbero stati i lamenti che rintronarono poscia ripetutamente al mio orecchio.

Io sperava veder Lei quest'anno di passaggio per Losanna: se fui deluso allora, spero non esserlo a Locarno dove in breve sarò per qualche giorno. Intanto mi creda

l'aff.mo *G. B. Pioda.*

III.

Berna, *il 27 maggio 1862.*

Preg.mo sig. Presidente,

La ringrazio della gentilezza che ebbe di anunziarmi col telegrafo l'infausto annunzio della morte del Veterano dei liberali Ticinesi, il nostro colonnello Luvini. Un simile annunzio m'era stato comunicato dal sig. Bassi e a lui aveva comunicato le mie condoglianze al paese ed alla famiglia.

Suppongo che il Governo farà ulteriore comunicazione in iscritto al Consiglio Federale onde questo possa dare le disposizioni pel rimpiazzo. Il « Nouvelliste » essendosi in due numeri successivi espresso con benevolenza circa l'illustre defunto, gliene trasmetto il relativo numero. Altri giornali, coi patroni dei quali egli era molto più affine di tendenze politiche, lasciano ancora desiderare una parola amica. Forse altri maraviglierà: ma io che conosco uomini e cose non m'aspettava altro.

Cordialmente salutandola mi dico

l'aff.mo amico *G. B. Pioda.*

IV.

Locarno, *il 9 settembre 1864.*

Amico pregiatissimo,

Ho ricevuto la sua gradita ultima in Torino e le decisioni del Gran Consiglio essendo dappoi intervenute, non occorre più toccarne l'argomento.

Solo dirò che nel mentre noi ticinesi ci arruffiamo pel Lucomagno o pel Gottardo, in Italia si fa molto grave il pericolo per lo Splugen, a cui ci sarebbe chi pur darebbe mano in Isvizzera. La Commissione Italiana è ora sul S. Gottardo e vedremo qual sarà il risultato delle sue misure comparative.

L'oggetto proprio di questa mia è di pregarla di volermi dare qualche ragguaglio della sua bella invenzione, cioè della macchina misuratrice della diversa durezza dei corpi secondo la giacitura delle loro fibre. Avendo da scrivere al sig. Kern bramerei avere da Lei un'informazione come potessi utilmente invocare la sua cooperazione ad ottenere che l'Accademia delle scienze pronunci un ponderato giudicio.

Riceverà oggi il mio rapporto sulla funzione scolastica d'jeri. Non so se lo sconcio accennato si avveri anche altrove, ma mi pare che meriti un riparo tanto più che si rimarcò l'assenza anche di varii maestri.

Riceva tanti cordiali saluti anche da parte di mia moglie per la sua, e mi creda

l'aff.mo amico *G. B. Pioda.*

Le sarei grato se volesse salutare mio fratello Luigi e dirgli che ecciti Battaglini a darmi una risposta circa il frate Gaggini.

V.

LEGATION SUISSE
EN ITALIE.

Florence, *1. dec. 1870.*

Signor Direttore,

Le ho mandato tempo fa un volume intitolato « La Tariffa dei dazii doganali pel Regno d'Italia ». Ora Le mando una Errata-Corrige a stampa di cui prego far pervenire una copia alle Municipalità di Lugano, Chiasso, Magadino, Brissago, Locarno ed al Consiglio di Stato, ai quali tutti feci pervenire il volume. Al Consiglio federale ne mandai 50 copie ed una ad ogni Governo cantonale.

Alla fine dell'anno Le manderò la statistica delle merci importate, asportate e transitate nel Regno d'Italia, supponendo che possano interesssarla come Direttore dei dazii e come statistico. Lessi con piacere la di Lei relazione sulle industrie nel Cantone. I formaggi, laveggi e lavori in legno ad uso domestico e rurale della Vallemaggia furono ommessi a studio o per svista? I primi si esportano a Livorno, a Roma ed altrove, ed in certa quantità.

Auguro e spero che il nostro Cantone sotto pretesto di economia non si getterà in braccio ad una occupazione federale. Che non si possa trovare una mezza dozzina d'uomini di sopra e di sotto al monte Ceneri che si dieno la mano per arrestare al S. Gottardo i fucili ed i cannoni che volessero valicarlo?

Ed è mentre l'Italia si erge che la Svizzera italiana così si umilia e s'annienta in faccia alla Svizzera ed all'Italia! Quale doloroso contrasto!

Mio fratello, che mi presta valido

aiuto, vuol essere ricordato, così come mia moglie alla sua Signora. Intanto mi dico

Dev.mo amico *G. B. Pioda.*

VI.

Bellinzona, *30 agosto 1836.*

Pregiatissimo Signore,

Quella sciagura che la pregevolissima di Lei famiglia vedeva con raccapriccio sovrastarle, Ella l'ha provata, pur troppo. Tutti i buoni cittadini, a' quali era cognito per presenza o per fama il buon dottore Carlo Lavizzari, studioso, sensibile, modesto e valente, tutti si dolgono per la acerba di lui morte. Ora che è vacante il posto a cui tanto lodevolmente era stato assunto il di Lei fratello, mi immagino che molti saranno gl' impegni. Io, in questa sorta di negozi, nè ho influenza alcuna nè me ne ingerisco. Nondimeno sentirei ben volentieri se Ella troverebbe della sua convenienza l'aspirare al commissariato, e l'assicuro che se le circostanze mi dovessero offerire l'opportunità di farle cosa grata, io non la trascurerei di certo.

Ella mi ha scritto facendo ricerca dell'ombrello da Lei prestato graziosamente a Sanguinetti (?) ed a me. Dietro la ricerca che ho fatta fare io al s.r Comandante Lurati, voglio sperare che a quest'ora l'ombrello sarà di ritorno a casa sua, Dio voglia, in buono stato.

Ella non si smarrisca d'animo nella sua disgrazia, e veda di aver buona cura della propria salute in questi momenti anche troppo critici. E aggradisca li più distinti e cordiali saluti dal

suo affezionatissimo
Stefano Franscini.

VII.

Torino, *23 giugno 1862.*

Caro Lavizzari,

Oggi col mezzo dell'Impresa Bonafoui ho spedito, a te diretti, i mille ritratti di *Franscini* che riescirono bellissimi ed ai quali feci le correzioni che mi furono suggerite. Tutto compreso, i mille ritratti, il disegno sulla pietra litografica e la spedizione dei sudd., formano la somma di franchi novecento, la qual somma non prenderai il disturbo di spedirmela, e me la pagherai quando verrò a casa a passar le vacanze.

Ora ti prego d'essere mio interprete presso il Consiglio di Stato porgendogli i miei più vivi ringraziamenti e riconoscenza, per avermi scelto ad eseguire i busti Luvini e Franscini che devono andar collocati nell'aula legislativa. Per le informazioni dei sudd. busti mi rivolgerò, come tu mi scrivi, alla Direzione delle Pubbliche costruzioni.

Ti prego anche, se non ti è di troppo disturbo, scrivermi due parole quando riceverai i ritratti Franscini.

Perdonami il disturbo, salutami gli amici e con particolare affezione credimi

l'amico tuo *V. Vela.*

VIII.

Caro sig. Dottore,

Vengo a ricordarle il mio nome per darle un incomodo. Il presentatore è mio nipote, figlio di Ignazio: ottimo giovane, laborioso, concentrato; e costretto a cercar momentaneo ricovero costì, come da lui sentirà. Vorrei che il sig. Dottore lo assistesse nelle difficoltà dei primi momenti: poi, potendo, l'aiutasse a trovare, non un guadagno, che per ora non n'ha urgenza, ma un'occupazione. Non essendo possibile nel Cantone, non potrebbe Ella dargli qualche commendatizia per oltr'Alpi? Insomma, Ella sa, per troppi esempi, quali siano i bisogni degli esuli: il suo buon cuore farà il resto, e glien'avrà eterno obbligo il

suo Obb. e Aff.mo
Ces. Cantù.

Milano, *12/6 - '54.*

IX.

Egr. sig. Dottore,

Riconoscentissimo del dono. Forse seppe che dovevo venire al loro congresso, ma tornando dall'Engadina fui lanciato di carrozza e ruppi una spalla. Ora Ella mi allevia il dispiacere dell' esser mancato col darmi tanti bei frutti. Sono certo d'imparare da questi suoi libri e procurerò che Ella s'accorga che lo feci, o almeno lo cercai. Tengo la sua promessa della

continuazione e offrendomela, dove valessi, La prego a tenermi

Suo devotissimo *C. Cantù.*

Monte di Roccaglio, *7/12. '60.*

X.

Egr. sig. Dottore,

Non so se Le avessi scritto che avevo presentato il suo libro all'Istituto: forse glie l'avrà detto Cattaneo. Fu incaricato il prof. Stoppani di farne un rapporto, e lo lesse ieri, in molta lode. Se fossero altri tempi, Ella n'avrebbe il compenso ch'io proposi: adesso non vale che l'intrigo e la personalità.

Stia bene e mi creda

suo affezionatissimo *Cantù.*

Milano, *17/7 1863.*

XI.

Caro sig. Lavizzari,

Tardai a scriverle perchè credevo poterle annunziare che il nostro Istituto di Scienze l'avesse aggregato, ma Ella sa come vanno le cose accademiche. Sarà per un'altra volta. Intanto la ringrazio del suo libro, che esce dalle condizioni dei miei studi, ma che sento lodare dai cristallografi, tra i quali primeggia il nostro Sella. E' inutile esortarla a continuare ne' suoi studi, e solo desidero si ricordi talora del suo affezionatissimo

C. Cantù.

Milano, *15..... del '66.*

XII.

Como, *18 ottobre 1859.*

Chiarissimo Signore!

Ho in mano il primo quaderno della bellissima opera che V. S. rende alle stampe sotto al titolo: *Escursioni* ecc.: e alla pag. 95 m'incontrai nelle due righe della iscrizione etrusca trovatasi a S. Pietro di Stabio. Il carattere (e così delle altre inscrizioni ticinesi) è il proprio degli Etruschi euganei, che in *illo tempore* occuparono tanta parte dell'alta Italia, massime nel suo lato orientale; e lo argomento dal leggervi la lettera O che usavano, tra gli Etruschi, solo gli Euganei ed Volsci. So che l'epigrafe di Davesco si presunse in greco antico del quarto o quinto secolo innanzi Cristo e che ne fu stesa la traduzione; ma teniamola per vera follia. L'etrusco (oltre agli altri monumenti) è lingua che manifesta una civiltà avanzatissima; se non che fino a questo punto ci resta una cifra morta, e giova confessare (e questo stimo parte di sapere) la nostra ignoranza. Ho adesso un dubbio a proporre a V. S. e mi sarà caro un suo cortese riscontro. Le due righe della lapide di Stabio a me sembra che siano pubblicate a rovescio dell'esempio che può offrire la pietra autografa; e che l'errore sia stato originato da questo, che l'incisore copiò *taliter qualiter* le lettere, e poi queste, messe sotto al torchio tipografico, seguendo il costume delle lettere comuni, si mutarono da destra a sinistra, e non poterono presentare il *fac-simile* esatto: di maniera che stampate come sono adesso, e con tal metodo, ne uscirebbe fuori la vera loro immagine.

Il mio sospetto nasce da ciò che gli Etruschi comunemente usavano scrivere da destra a sinistra e così leggevano; e nel nostro caso io veggo gli Ꞗ, i Ꞗ ecc. etruschi essere notati a modo nostro da sinistra a destra E, K ecc. Verissimo che vi ha iscrizioni etrusche da sinistra a destra, ma rarissime, e così ne abbiamo di quelle (pur rare) a foggia della vetustissima scrittura dei Greci, che a modo de' buoi aranti camminano da sinistra a destra, e da destra a sinistra; e da tanto rileverà V. S. quanto m'importi essere bene informato. Se l'iscrizione di Stabio è, come dalla stampa, essa si differenza dalle altre, di cui finora si pregia il Ticino.

Torno al suo libro delle peregrinazione o escursioni ecc. e Le dico che infinitamente mi piace. Precise e senza sistemi le notizie di mineralogia, eleganti le descrizioni, opportunissime le piccole biografie degli uomini della patria benemeriti. Attendo con impazienza anche gli altri quaderni. Il cantone Ticino è altra delle gemme che entrano a formare questa penisola italiana, e le sue glorie sono glorie comuni di tutti noi. Benedetto sarà sempre il nome del sig. Lavizzari che innalza alla patria un così bel monumento.

Perdoni la confidenza con che le scrivo e mi abbia sempre

dev.mo suo

Prof. Maurizio Monti.

XIII.

Como, *17 ottobre 1859.*

Chiarissimo Signore!

Le sono obbligato del grazioso dono della carta delle profondità del lago di Lugano, e la conserverò come una memoria della gentilezza dell'anima di V. S. Noi manchiamo ancora di così diligente lavoro pel nostro Lario, ma giova sperare che si farà, discacciata finalmente la barbaria austriaca.

Le iscrizioni di Aranno e di Davesco vanno stampate nel modo che figurano sull'apografo che Ella mi ha mandato. Mi spiego più chiaro. L'iscrizione di Davesco abbia per principio di riga sulla stampa le lettere [1]...

Così dica dei tre frammenti di Aranno. Come noi poniamo a rovescio le nostre lettere sotto al torchio, e ne escono sul diritto; per la stessa maniera l'incisore pratichi coll'etrusco, salvo che noi generalmente l'etrusco lo leggiamo da destra a sinistra, e non da sinistra a destra siccome suolsi dell'odierno alfabeto europeo. Ecco un frammento di Aranno nel modo che comparirà sul libro a stampa [2]...

Nel prossimo inverno uscirà in Milano un mio volume che illustra tutte le lapidi romane del territorio comense; e tra queste figurano le poche del Cantone Ticino. Nella chiesa di S. Pietro a Gravesano è una lapide citata dall'Oldelli (Tom. 1. pag. 161) e prima di lui dal Cicereo di Lugano (Epist. Tom. 2. pag. 78/79); e spero di rivederla sul secondo quaderno delle sue *Escursioni.* Il Mommsen non la conobbe, e dimenticolla nel suo volumetto: *Inscriptiones Confoederationis Helveticae latinae,* stampato a Zurigo nel 1854, e che forma il decimo tomo nell'opera *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft* ecc. Quivi alla pagina prima leggo citato ripetutamente il riverito di Lei nome: *Misit,* dice Mommsen, *Lud. Lavizzari Bellinzonensis.* Quando Mommsen ricevette da Lei copia delle lapidi, penso che Ella avesse residenza in Bellinzona qual Consigliere di Stato, e Mommsen la stimò sua patria. Ma Bellinzona o Mendrisio non importa, perchè dalle sue studiose fatiche può gloriarsi l'intero Cantone.

Mi creda sempre

dev.mo suo

Prof. Maurizio Monti.

P. S. — L'iscrizione di Sorengo, ora depositata in casa Rè a Sonvico, mi fu data dal sig. ing. Giuseppe Rè di Pavia, come altra volta Le accennai. Ecco l'apografo del Rè, e così dovrà stare in istampa:...[3]).

Io leggerei (sempre da destra a sinistra): *Piutoei : Checifliui : Lifif.* Dice *Lifif,* e corrisponderebbe forse al *vixit* dei Latini? Chi lo sa? L'interpretazione alle calende greche.

XIV.

Como, *12 aprile 1860.*

Chiarissimo sig. Consigliere,

Ho ricevuto il libretto *Quadro degli animali domestici* ecc., e abbia i miei ringraziamenti.

La lapide romana nella chiesa di San Pietro in Gravesano fu copiata quivi da Francesco Ciceri, letterato luganese di chiara fama, morto verso il 1595; e non importa che ora più non si rinvenga allo stesso luogo, smarrita che sia o perduta. Parmi d'avere udito (se la memoria affatto non m'inganna) che i signori Albertolli, o altri che sieno di Gravesano, l'abbiano traserita già da tempo in loro casa. Ecco l'apografo quale si legge nelle opere del Ciceri (Tom. II. p. 78-79):

C GEMINO NIGRO VI VIR
C GEMINIUS NIGER
PATRI

Tradotta potrebbe dire così:

C. Geminio Nigro
al padre
C. Geminio Nigro
Seviro.

Dirò ora della lapide etrusca di Stabio. Io tengo che capovolgendo il foglio non acquistino la loro giusta gia-

---

1) Così come fu pubblicata nelle *Escursioni,* pag. 245.

2) Id. pag. 282.

3) Id. pag. 246.

citura le lettere, e che è necessario inciderle a rovescio, perchè la stampa le rappresenti dipoi sul loro dritto.

Ecco per me il modo di leggere questa epigrafe stabiana.... [4]).

Nei primi giorni del prossimo maggio uscirà in Milano un mio volume sotto al titolo *Storia antica di Como* e vi ho unita la tavola litografica delle iscrizioni etrusche di questa Diocesi. Tra queste hanno il loro posto le due righe di Stabio. Nè solo stampo le iscrizioni etrusche, ma tutte le romane: e alla pag. 214 venne inserito il titolo che appartiene a Gravesano. Ho niente dimenticato di quanto può illustrare il C. Ticino. Rinnovo i sensi della mia stima e mi creda sempre

Devotissimo suo
Prof. M. Monti.

4) Pubblicata alla rovescia nelle *Escursioni*, pag. 95.

Dr. Giuseppe Martinola

I Promessi Sposi commentati

(A proposito del commento di Luigi Russo)

III

La conversione dell'Innominato

Se don Abbondio, Renzo, Lucia, Agnese, Perpetua, fra Cristoforo, don Rodrigo, Gertrude, il conte zio, il padre provinciale possono essere detti i protagonisti della realtà umana, tale denominazione non si conviene all'Innominato. Fuori della comune realtà egli è già per le sue inaudite scelleratezze, ma più ancora lo è per la miracolosa conversione.

In un certo senso egli appare come il protagonista della volontà divina, l'istrumento della provvidenza; e perciò esula dall'ambito della comune realtà umana. Per il Manzoni che credeva possibili tali miracoli tutto è a posto; per chi non può accettare che chiari e verosimili processi psicologici, la conversione dell'Innominato resta un assai problematico episodio.

Che tale conversione sia al centro del romanzo, che essa rappresenti, nella linea evolutiva dello stesso, per così dire l'articolazione decisiva, non v'è mai stato dubbio. Che inoltre la preparazione e la scena del ratto di Lucia, i suoi terrori nella notte passata al castello siano fra le cose più forti e belle del romanzo, anche questo non è mai stato messo in dubbio. Ma che la conversione dell'Innominato sia la più alta e profonda pagina di poesia scritta in lingua italiana da Dante in poi, opinione che il Russo, pare, condivida, credo sia stato affermato la prima volta dal Momigliano nel suo celebre saggio del 1913 [1]).

Negli studi manzoniani precedenti, la conversione dell'Innominato, sia come problema psicologico, sia come dimostrazione concreta di un miracolo, era cosa che interessava sì, ma a cui non si dava una tal eccezionale importanza artistica. Il lungo saggio del Pellizzari [2]) uscito nello stesso anno di quello del Momigliano, e che riprende la tesi del miracolo, confortandola di nuovi e più validi argomenti colla teoria giansenistica della grazia, pur attribuendo a quest'episodio, per la conoscenza delle idee teologiche del Manzoni importanza grandissima, non vi riconosceva tuttavia il valore artistico che ci scopre il Momigliano. E neanche il Croce, che, al problema del miracolo come non pertinente al giudizio estetico, non s'interessa affatto, non sembra attribuire all'episodio, tale eccezionale portata.

Il Momigliano da parte sua non nega aver il Manzoni voluto illustrare un mi-

1) Attilio Momigliano «l'Innominato», Formiggini, Genova 1913.

2) Achille Pellizzari, «Studi manzoniani» Perrella, Napoli 1914.

racolo; vorrebbe solo far risaltare che anche psicologicamente la conversione è del tutto verosimile; e, per lo stato d'animo in cui viene a trovarsi l'Innominato, perfino inevitabile.

Lo Zottoli [3]) infine, in un acuto studio uscito sei o sette anni fa, di fronte al Pellizzari troppo teologico e al Momigliano troppo estetico, si ripropone il problema con esclusivi intendimenti psicologici, e dimostra non esservi ragione alcuna di veder nelle pagine del Manzoni specialmente un miracolo; che anzi un tal miracolo non ci avrebbe posto; così fitta e salda ne è la trama logica e psicologica.

Il Russo prende, in questo commento, una posizione intermedia.

Più vicino al Momigliano per certe vedute puramente estetiche; più vicino allo Zottoli per la tentata motivazione solo logica e psicologica. E sa pur far tesoro delle indagini del Pellizzari, ma piuttosto per svalutarle; col far vedere che se miracolo c'è, esso è da comprendere in senso più alto e anche più contingente che non lo faccia quest'ultimo studioso.

Orbene di fronte a tali informatissimi studiosi, io manzoniano di modeste conoscenze, mi permetto di avanzare in modo discreto alcune critiche, di sollevare alcuni dubbi. Forse mi tirerò addosso l'ira o il compatimento di questi e di altri ferventi manzoniani. Non importa. Si discuterà.

Poichè in contrasto a codesti studiosi, concordi in questo punto anche se discordi in altri, io credo che nell'episodio della conversione dell'Innominato, non sia da riconoscere, esteticamente, il punto più alto, ma uno dei punti deboli del romanzo.

L'interpretazione « estetizzante » del Momigliano

L'analisi che il Momigliano ci dà della figura dell'Innominato è un'analisi che, a mio avviso, il De Sanctis, padre di noi tutti critici estetici, non avrebbe approvato. Analisi, voglio dire, che pur volendo esser estetica non è secondo lo spirito desanctisiano. Il giovane Momigliano dedicò questo lavoro ai suoi maestri Arturo Graf e Rodolfo Renier; i due capi della scuola positivistica, che più furono avversi al De Sanctis. Ed è facile immaginare che essi vedessero nel giovane discepolo un critico estetico da opporre un giorno all'inviso maestro napoletano.

Perchè l'estetica della scuola storico-positivistica era un'estetica dei particolari; non giungeva ad afferrare il significato totale di un'opera, non sapeva metter in luce, come faceva il De Sanctis, i fondamentali rapporti spirituali fra arte e vita, arte e storia, arte e scienza; i legami fra le varie attività dello spirito, il significato ultimo della evoluzione delle forme. Mancava cioè di preparazione filosofica. E la precisione e la pseudo-scientificità delle sue ricerche non potevano sostituire quell'iniziale insufficienza di fronte alla totalità delle forme dello spirito.

Anche il saggio del Momigliano soffre di quest'insufficienza; e mette al posto del problema spirituale capziose interpretazioni di particolari. Non è vera critica estetica. Che è dunque? E' critica « estetizzante ». Forse oggi, a venticinque anni di distanza, il Momigliano non l'approverebbe più neppur lui in tutte le sue parti; anch'egli è molto cambiato; s'è fatto, nelle sue analisi, più sobrio, più sodo; non si fida più di una certa critica che vorrebbe essere, essa stessa, opera d'arte... Già il grande studio sull'opera intera del Manzoni, di pochi anni posteriore, è di tutt'altro tono.

La sua interpretazione dell'Innominato tradisce un voluto modo di *sentire estetico*, che ha le sue radici nel gusto decadente del tempo. Ricorda nel vocabolario, nelle immagini, nelle ricerche musicali, certe liriche e certi poemetti del Pascoli simbolico, pieni di echi misteriosi, di musicalità rivelatrici, di brividi dell'ignoto. Modi che eran in tutti i poeti decadenti e crepuscolari del tempo, importati in Italia dall'estero. Scrive il Momigliano, a proposito del ritratto dell'Innominato: « Il Manzoni suggerisce appena, più che altro con una musica grave, solenne che è come il preludio misterioso di una tragedia. Che poesia dell'indefinibile, che senso pro-

3) A. Zottoli «Umili e potenti nella poetica di A. Manzoni». "La Cultura„, Milano 1931.

fondo del significato spirituale delle cose materiali c'è in questo ritratto! ». Certe parole, ben precise, dell'Innominato («invecchiare, morire, e poi? ») hanno per lui « un'eco infinita: ci si sente il tedio interminabile di quei giorni che s'accumulano ugual e senza fine, e uno tramonta e un'altro sorge e tramonta, e l'uno va dove va l'altro, e non si sa dove tendono e dove portano, e l'anima giace ». Ecco intessuto un brivido lirico pascoliano nella trama delle cupe riflessioni dell'Innominato:

Un piano deserto, infinito;
Tutto ampio, tutto arido, eguale:

Di certe parole del Manzoni, a proposito degli stati d'animo dell'Innominato, dice il Momigliano: « a leggerle non si può non aver nella voce un tono di sgomento che vien su dal profondo: ognuna di esse lascia dietro come un cupo commento musicale; par di sentire un accordo di violini indeterminatamente prolungato e disteso su un altro accordo più lontano e più grave ». Un certo periodo, « ci dà il brivido dell'ignoto, l'immagine dell'ineluttabile, come nessun nostro sentimento reale ce li ha mai dati ».

Non manca dunque neppure « il brivido dell'ignoto », così caro ai poeti decadenti. « Quando le tenebre aggiungono un brivido all'ignoto e l'anima è più sola », comincia anche un'altra frase critica del Momigliano.

E non manca infine neppure — e proprio a proposito della conversione dell'Innominato — l'analisi dello *spleen*, del tedio cioè dei decadenti. Anche l'Innominato sente a un certo punto cader dal suo animo il desiderio (del delinquere) e resta solo e deluso; « peggio di tutto è quando il desiderio cade; penso che cosa è la vita senza il tormento del desiderio e rivivo (quì è lui, il Momigliano, che cerca di comprendere l'Innominato!) le mie giornate più spaventose, e l'anima aderisce al fango che allaga il mondo sotto il grigio che si discioglie ». Che bei poemetti decadenti, rifatti dal Momigliano sullo stato d'animo dell'Innominato! E questa deve essere interpretazione estetica? Estetizzante forse sì, non estetica! La disperazione dell'Innominato come stato d'animo decadente e musicale; tale aberrazione l'ha sulla coscienza il Momigliano!

E' questa la maniera del De Sanctis di analizzare una pagina di contenuto psicologico? Non credo. Il De Sanctis parte sempre dal punto centrale, dalla pienezza del sentimento e della passione; analizzando la realtà degli stati psicologici, egli ci fa vivere la concretezza delle reazioni nel pensiero, negli affetti, nel gesto, nelle parole; non l'aura *indefinibile e musicale* che vi è in giro. Dico per una pagina di contenuto psicologico; chè altra cosa è una lirica; sebbene il De Sanctis sappia vedere il sostrato psicologico anche in un canto di Dante o in una canzone del Petrarca. Solo in seconda linea, e trattandosi di pura lirica, egli mette in rilievo il tessuto musicale e ritmico di quel tale stato d'animo, e analizza le ricorrenti sonorità, gli echi, le allusioni, che sono del dominio dell'ineffabile.

Il Momigliano invece, anche a proposito delle concrete e ben determinate meditazioni dell'Innominato, dice: « Siamo in quegli abissi dell'animo in cui penetra sovrana la musica, e la poesia non trova immagini definite da formare; ma suoni da infondere in immagini, per suggestionare l'anima *e annegarla in profondità musicali* ».

Il Momigliano dunque, come i lirici decadenti, vede la realtà artistica solo in questa musicalità ineffabile e suggestiva; e applica la sua concezione anche a un testo di pura analisi psicologica; evocativo sì, come ogni prosa d'arte, ma non specialmente lirico; lo applica a un autore che prima di mettersi a scrivere i *Promessi Sposi*, aveva detto di sè che « s'era voluto *sliricare* ».

A mio avviso un tal modo d'interpretazione non è dunque adeguato; è da virtuoso, da lirico della critica, se mi si passa la *contradictio in adjecto*.

Per una tale critica, fattori secondari, venuti di riflesso, come naturali risonanze, esteriori all'essenziale situazione psicologica, passan in prima linea: suggestioni di parole, di ritmi, di pause, di silenzi che nel preciso testo manzoniano o non

esistono affatto, o esistono solo in parte, o hanno significato diverso, son qui interpretate in modo da suscitar il senso dell'ineffabile, l'alone suggestivo dell'ignoto e dell'infinito. Divengon così, apparentemente, il contenuto essenziale di questa prosa, mentre che non ne sono, nel miglior dei casi, che una risonanza. Al posto del chiaro e del razionale viene posto l'indefinito e il musicale, e creata così una atmosfera da cui si potrà ricavare tutto ciò che si vuole. Anche la conversione dell'Innominato.

Il Manzoni stesso che non provava affatto simpatie per queste romantiche suggestioni, vedendosi così interpretato sarebbe il primo a stupirsi.

Così già nell'impostazione dell'analisi, con piccole trasposizioni e forzature di senso, quel che nel testo manzoniano è d'un significato schietto, limpido, preciso, acquista qualcosa di grande, di misterioso, di profondo.

Si comincia colla speculazione sul sostantivo « innominato ».

Nel romanzo la parola innominato è sempre scritta così, coll'i minuscola; e ha solo il significato di *non nominato*, (s'intende dai cronisti del tempo). Sono i critici e i commentatori che hanno introdotto l'uso di scrivere l'Innominato con I maiuscola. Così il senso della parola cambia; acquista una forza suggestiva che non è nel nome generico scritto coll'i minuscola. E' divenuto cioè nome proprio: *colui che non ha nome.*

Un concetto solo discriminativo s'è trasformato in un'evocazione fantastica. Scrive il Momigliano: « Questo è l'Innominato. Un titolo che suggellasse più paurosamente il mistero di questa presentazione non si poteva trovare. Di questa figura leggendaria nulla più ci stupirà; il nostro animo è già pronto ad aderire al miracolo della conversione, perchè l'Innominato nella nostra fantasia è già fuori della realtà comune ».

Non si tratta qui di un gioco di bussolotti ? Ecco che dal nome solo con un po' di tam-tam misterioso si ricava la necessità della conversione!

Il Momigliano è anche regista; sa far entrare in scena i suoi personaggi con efficaci effetti di chiaroscuro: « Dopo una preparazione così *terribile*, sentiamo che questo personaggio, quando verrà in scena ci farà subito un'impressione *enorme*. Di mano in mano che avanziamo nella lettura l'Innominato ci *s'ingrandisce* e *infosca* dinanzi: vedremo la sua ombra distendersi su tutta la società del tempo» .

E in tal modo il chiaro testo manzoniano, da cui balza sì una formidabile volontà, ma una volontà ben definita, tesa verso la violenza e il male, vien abilmente interpretato e trasposto nel campo del suggestivo e del fantastico.

Del luogo dov'era posto il castello dell'Innominato il Manzoni osserva semplicemente e bonariamente che l'Anonimo non ne fa cenno, e che non indica nemmeno la via fatta da don Rodrigo per giungervi, così che a noi non è possibile scoprirlo. Si veda ora come tutto si romantizza nel commento del Momigliano. « Del nome del luogo, nulla: pare che perfino la storia abbia avuto paura di proferirlo: come per il padrone. Resta solo un soprannome, quello della taverna, e *accresce le tenebre:* la Malanotte. *La pagina che rimartella così cupamente da quella solitudine è finita* ».

Dopo questo po' po' d'interpretazione di maniera, è cosa semplice e facile ingrandire anche l'Innominato stesso. Occorre solo far risaltare che ha un animo *nobile* e *grande;* e allora la conversione sarà la cosa più naturale di questo mondo.

Il Momigliano ci si mette di lena: parla senz'altro, come se non vi fosse contraddizione possibile, della *nobiltà nativa* del suo spirito, della *nobile squisitezza* del suo sentire. Riapro, non ben convinto, il mio Manzoni e mi noto gli aggettivi che egli usa per l'Innominato e le sue imprese. Ma non scopro nessun *nobile* (eccetto un « di nobili natali » che indica la schiatta); non scopro nessun *grande* eccetto che per la statura. Trovo invece aggettivi come *terribile, atroce, funesto, spaventoso, mostruoso, iniquo;* la sua fama è *irresistibile, strana, favolosa.* Dai quali se si vuol ricavare un epiteto sintetico questo non sarà certo *nobile. Grande* egli può sì es-

ser considerato nel male; ma si può assai bene osservare che al Manzoni ripugnava questo accostamento di grandezza e nequizia; la quale poteva creare una romantica ammirazione del male, che non era affatto nelle sue concezioni cristiane. Della persona dell'Innominato il Manzoni dice che « era grande, bruno, calvo ». Che l'autore lo immaginasse grande (di statura) si comprende facilmente; per il resto l'avrebbe potuto immaginare pallido e capelluto, che anzi sarebbe risultato, secondo le idee del Momigliano, più romantico. Ma se l'è immaginato bruno e calvo. « Non poteva essere che grande e bruno », osserva il Momigliano (di dedurre che « doveva essere » anche « calvo » non si arrischia). Il Manzoni parla dello sguardo: « il lampeggiar sinistro ma vivo degli occhi ». Notate *sinistro;* che inoltre fosse vivo, è naturale in un uomo della vitalità dell'Innominato. E il Momigliano glossa e traspone: « vediamo sotto le abitudini malvage il fondo *nobile* di quella figura ». Così, con adatti colpetti di mano si ritocca il senso delle parole e si ottiene il ritratto desiderato, il ritratto alla maniera « grande » e « nobile ». E poichè le sue gesta son già state, molto più che non fosse nelle intenzioni del Manzoni, ravvolte in un misterioso silenzio, che meraviglia che un tal uomo, al sentir *belar* Lucia sia condotto, in una notte, a cambiar radicalmente di modo di vita?

Infatti una volta così preparata ed aggiustata la figura dell'Innominato, la verosimiglianza della sua conversione ne risulta ben maggiore, diventa comprensibile e accettabile. Era grande, era nobile d'animo, intelligente e superiore a tutti: è naturale che a un certo punto provasse in sè « la caduta di ogni desiderio », cioè del desiderio di continuare a delinquere. « Una logica che appare come un'armatura d'acciaio che arde sotto una veste di fiamma » — dice il Momigliano.

Peccato che il desiderio non gli sia caduto prima dall'anima, che la « nobiltà nativa », la «nobile squisitezza» del suo sentire non si sia manifestata trenta o quarant'anni innanzi, allorchè sentì la prima volta *belar* donne! Quanto sangue sparso di meno, quante scelleratezze di meno compiute!

Che un uomo possa per più di tre quarti della sua vita condurre un'esistenza mostruosa, passare « di sangue in sangue, di scelleratezza in scelleratezza », è cosa possibile: ma che si debba poi accettare come verosimile che un tale mostro di empietà possa in una notte (con qualche precedente preparazione) mutar animo, e per l'ultimo quarto della sua vita divenir un santo, questo è troppo pretendere. Fatti simili figurano nei leggendari; nella realtà non esistono. Si faccia un esempio. Ci sono stati sì banditi che in fin di vita, per paura dell'inferno, dichiararono d'esser pentiti; ma questo è altra cosa.

Il Manzoni credente è fuori causa. Per lui l'Innominato può essere stato tocco dalla grazia, e in una notte essersi convertito. Per chi ha la fede ciò è possibile, e avviene più che non si creda. Ma il Manzoni era anche artista; esisteva per lui un problema artistico, e come cercasse di risolverlo vedremo più sotto. Quel che qui ci occupa sono i commentatori non credenti, che fanno dell'estetica e procedono colla psicologia. In sede estetica, se non si tratta dei soli aspetti esteriori del miracolo (come per esempio in un quadro), non è che la verosimiglianza psicologica che conta.

Ora il Momigliano e, con qualche differenza di posizione, lo Zottoli e il Russo, pretendono che la conversione dell'Innominato sia psicologicamente verosimile. Diremo, dopo aver esposto le riflessioni del Russo, per quali ragioni non sia accettabile tale tesi. Per intanto, e a riprova di quanto affermato in principio, osserviamo che il Momigliano, convinto di esser riuscito nella sua dimostrazione conclude col seguente giudizio: « Quest'episodio è il capolavoro del Manzoni, ed è, colla poesia di Dante e del Leopardi il capolavoro dell'arte italiana che si esercita sui più grandi problemi dello spirito ».

L'analisi psicologica dello Zottoli

Mi son fermato a lungo sul saggio del Momigliano, poichè, eliminati certi manie-

rismi estetici di dubbio valore, esso rappresenta il punto di partenza del Russo.

Ma sarò più breve nell'esposizione delle riflessioni dello Zottoli. Lo Zottoli ha pure l'impressione che il Momigliano faccia coi lettori un po' d'incantesimo: «chiudo le orecchie — scrive egli — a quegli accordi di violino che invitano con grazia così discreta dalle pagine di Attilio Momigliano ». E con pochi e prudenti accenni fa in fondo la stessa critica che abbiamo fatto noi in esteso: « Se nel racconto andiamo rintracciando spunti lirici o inserendo commenti musicali, facciamo una cosa che quando le osservazioni giuste si facevano in termini inadeguati, si sarebbe chiamata confusione di generi ».

Egli intende invece star attaccato solo alla situazione psicologica prospettata dal Manzoni; e per afferrar bene il significato essenziale comparare la minuta al testo definitivo, considerarne le differenze, e giunge così a fissar concretamente la successione degli stati d'animo dell'Innominato. Con tale indagine prudente e precisa, e non con allusive perifrasi estetiche o con sottili disquisizioni teologiche, si potranno metter in luce le fasi successive della conversione dell'Innominato. Seguiamolo dunque brevemente in tale ricerca.

Egli parte dall'indicazione che l'Innominato, in un certo punto, ha l'impressione di una « solitudine tremenda ». Impressione che prova allorchè più nessuno può contestargli il primato nel male; egli ha vinto tutti e s'è staccato da tutti. Raggiunta tale meta, soddisfatto cioè il bisogno di esser al di sopra di tutti, gli si forma nell'animo quel tanto di vuoto che basti per potervi germinare la pianta della meditazione e del ricordo: si rende conto delle scelleratezze commesse. Così ha inizio quel processo psicologico che in un uomo energico e volitivo al par di lui, non può che condurlo o alla più nera disperazione, cioè al suicidio, o alla conversione. Dalla considerazione delle sue scelleratezze gli viene dapprima infatti una cert'uggia. Di conseguenza anche una diminuzione di spontaneità nel compierne altre; poichè non è più solo occupato a vivere ma anche a pensare. Il ricordo delle empietà commesse comincia a pesargli; ne diviene cosciente, ciò che prima, tutto teso verso l'azione, non era. S'accorge che per non aver voluto riconoscere un signore sopra di sè, s'è fatto schiavo d'un padrone ben più rigido e inflessibile: il delitto, ch'egli chiama ora il suo destino. Ma essendo un volitivo, cercherà di liberarsi anche da questa più intima e profonda soggezione, da questo se stesso antico, formatosi nelle passioni e nel delitto, che cerca ancora di dominare. E infine vi riescirà

L'Innominato si converte dunque perchè diviene, a un certo momento, capace di veder la realtà, di riconoscere ciò che egli ha commesso e continua a commettere; una realtà che prima non aveva mai considerata, poichè restava nascosta dietro i sentimenti che accompagnavano le sue passionali azioni. Separate ora le azioni dai sentimenti, la vera natura di quelle appare, e nasce una nuova visione di sè stesso e della propria vita. S'accorge proprio ch'egli sta divenendo un altro: quanto prima lo stimolava, ora non lo stimola più. Sorge una nuova mentalità: al posto degli antichi desideri egoistici se ne formano nuovi di uomo convertito.

La conversione è dunque, secondo lo Zottoli, implicita nel carattere dell'Innominato, e ne deriva dallo stesso come conseguenza necessaria.

Indagine che lo Zottoli ha condotto assai finemente e ingegnosamente, e che segue assai da vicino il testo manzoniano. Si potrebbe dire che essa mette in luce il filo conduttore che il Manzoni stesso ebbe in mente nel tentativo di render verosimile la concatenazione degli stati psicologici succedentisi nell'animo dell'Innominato. Ma . . .

C'è un ma. In astratta sede psicologica è tutto chiaro, forse fin troppo chiaro; in sede storica individuale, cioè nel concreto succedersi degli stati d'animo dell'Innominato, nei quarant'anni passati nel sangue e nella scelleratezza, la cosa non è più così chiara.

Le scelleratezze compiute vengono dallo Zottoli considerate come conseguenza di un animo passionale e violento che vuol

dominare; stato d'animo unico, inscindibile, senza soste nè distensioni. E così per quarant'anni, dalla prima gioventù al ratto di Lucia, o poco prima. Possiamo immaginarlo? No.

Poichè l'Innominato, nel romanzo, non combatte solo nemici propri, ma combatte anche nemici altrui, ch'egli non conosce, per procacciarsi satelliti e obbligati, per procurarsi denaro. Non è dunque in continuo stato d'animo passionale. Sa esser freddo e calcolatore. Già da lungo tempo è il primissimo fra i potenti; non ha più chi lo possa ostacolare, chi possa mettergli un freno. «Si raccontavano le storie tragiche degli ultimi (birri) che avevano voluto tentar l'impresa (l'assalto al castello); ma eran già storie antiche; e nessuno dei giovani si rammentava d'aver veduto nella valle una di quella razza, nè vivo, nè morto». Dunque la ricostruzione dello Zottoli è giusta, secondo il testo, ma come il testo stesso — lo vedremo più sotto — basata su di un'astrazione psicologica. Considera l'animo dell'Innominato fino all'incontro con Lucia (o poco prima) come una realtà massiccia, omogenea, senza incrinature possibili. Ma perchè non si sarebbero dovute trovare, nella vita dell'Innominato, proprio secondo le teorie psicologiche messe in luce dallo Zottoli, (che potrebbero essere quelle del Manzoni stesso), numerose altre occasioni in cui poteva pur avverarsi una simile concatenazione di stati psicologici? Non si può vivere fino a sessant'anni in un continuo ininterrotto orgasmo di passione, senza pausa alcuna per riprendersi e iniziare quel processo d'introspezione che deve condurre fatalmente alla conversione! Questo per la logica di una tal successione di stati d'animo! E se non è mai avvenuto prima, non si comprende perchè debba proprio avvenire al ratto di Lucia. Di donne ne aveva già sentite «belar» tante l'Innominato! Perchè dunque tal novità di reazione?

Il Manzoni, nel caso avesse avuto dei dubbi, poteva sempre appellarsi al miracolo; ma non può appellarvisi il critico estetico. La teoria che lo Zottoli deduce dal testo manzoniano è psicologicamente acuta, ma nella concretezza della storia individuale non ben verosimile! Psicologicamente la conversione dell'Innominato o doveva avvenire nei primi anni della sua vita di bandito, o non ha più ragione di avvenire. Avvenendo dopo quarant'anni di scelleratezze, non può essere che un miracolo.

Il satanismo religioso dell'Innominato secondo il Russo

E veniamo ora al commento del Russo che, per certi aspetti, si accosta all'analisi del Momigliano, per altri a quella dello Zottoli; non rifuggente sempre, sebben più sobrio, dall'estetismo del Momigliano, ma scaltrito anche dalle fini osservazioni psicologiche dello Zottoli.

La prima nota che il Russo appone al testo manzoniano allorchè entra in scena l'Innominato, ci svela già la sua concezione di questa figura: « La prima presentazione che abbiamo dell'Innominato ce lo fa apparire come un grande peccatore, una grande energia volta al male, ma come tutte le energie estremiste, penetrata anch'essa *di un senso religioso del suo stesso satanismo*. Trova Dio chi lo ha già dentro di sè; bene possiamo dire che l'Innominato non ci appare mai per un momento come un volgare ribaldo. E' uno di quegli uomini che il Machiavelli avrebbe ammirato, perchè sa essere del tutto cattivo. *Rifugge da tutto ciò che è mediocre* e in questo suo estremismo di malvagio egli finisce con l'attingere qualcosa di *augusto*. In questo senso si può dire che l'Innominato, nel suo stesso peccare, *è già penetrato dell'idea, della grandezza di Dio*. Nella sua insofferenza di ogni legge, *senti che non c'è l'invidia del rivoltoso*, ma una grande energia amaramente vendicatrice, come chi tenti di risolvere l'ingiustizia di questo mondo, esasperandone i termini con una più radicale ingiustizia. Nel suo gusto del comandare si avverte il disinteresse e non la libidine del piccolo tiranno. Nel suo sentimento di *sdegno e d'invidia impaziente* per la prepotenza altrui, si avverte ancora un fondo di rettitudine contrariata, di uomo che vuol correggere la nequizia altrui, con u-

na nuova e più alta nequizia, e aspirando a una specie di primato stesso del male. E' evidente, da tutte queste note, *che la sua malvagità ha un'origine etica*, e però egli è suscettibile di grandi mutamenti. Domani potrà essere un grande convertito, appunto perchè oggi sa essere un grande pervertito con *l'orgoglio etico della sua perversione* ».

Noto dapprima che il sottolineato è mio; e questo per far risaltare subito le direttive del Russo.

E glossiamo ora, a nostra volta questo commento. Che l'Innominato appaia « come un gran peccatore, una grande energia volta al male », tutti d'accordo. Mi domando però se quel che segue, sia pure nell'intendimento manzoniano: « come tutte le energie estremiste, penetrata anch'essa di un senso religioso del suo stesso satanismo ».

Il Manzoni ancor tutto imbevuto, pur nella sua religiosità, di razionalismo illuminista, come del resto i suoi maestri giansenisti che accettavano in pieno la rivoluzione francese, non avrebbe credo fatto suo il concetto « del senso religioso del satanismo », concetto del tutto romantico, di quel romanticismo che il Manzoni appunto detestava. Questo è veder il Manzoni attraverso Baudelaire, Rimbaud e i simbolisti francesi. Altrettanto problematico ci appare l'altra asserzione del Russo che la malvagità dell'Innominato sia d'origine etica. (Su queste due asserzioni poggia tutta l'interpretazione del commentatore). Che il Manzoni abbia potuto pensare che il male più perverso ed atroce, possa nascere da un'oscura volontà di bene, e che il male abbia una propria grandezza e bellezza, non mi pare che l'abbia mai espresso o che si possa dedurre dai suoi scritti; non bisogna confondere il Manzoni col Machiavelli; e neppure cogli irrazionali di natura mistica.

Per giustificare tale sua concezione il Russo vede nell'Innominato, non più solo, come il Momigliano, un animo nobile e grande; ma, colorando tali qualità di senso religioso, vi scopre, perfino, qualcosa di *magnanimo* e di *augusto*. Ma questi sono aggettivi che ancor meno di *grande* e di *nobile* sono rintracciabili nel testo manzoniano! Le conseguenze si vedono: se l'Innominato ha qualcosa di magnanimo e di augusto, non può aver in sè nulla di basso e di mediocre. «Rifugge da tutto ciò che è mediocre», scrive infatti il Russo. A me manca probabilmente il senso di ciò che è grande e augusto (son pochissimo romantico, lo riconosco), ma proprio non so vedere che grandezza e magnanimità vi possa esser a far rapire da un convento una povera ignara contadinella, e ciò per favorire un altro birbante che le farà violenza e poi la butterà in un canto come uno straccio. Non lo vedo. E son certo che buona parte delle soverchierie e prepotenze dell'Innominato erano di questo genere; chè in caso contrario don Rodrigo non avrebbe subito pensato a rivolgersi a lui.

E non posso riconoscere *magnanimità* in un uomo a cui già solo il nome di fra Cristoforo era *odiosissimo;* (e il Russo annota qui: « fra Cristoforo grandeggia, pari in altezza all'Innominato »). Fosse egli veramente magnanimo dovrebbe ammirare questo solo avversario degno di lui. Del resto il Russo commette qui — per innalzare l'Innominato — un nuovo arbitrio d'interpretazione: chiama Ludovico e l'Innominato « i due più grandi peccatori del romanzo »: procura cioè a fra Cristoforo un'immeritata fama di ex «gran peccatore » e ciò per portarlo alla discutibile altezza dell'Innominato. Ora io mi domando dove siano « i grandi peccati » commessi da Ludovico, che uccise per difendersi; il far di Ludovico un peccatore del tipo dell'Innominato va oltre l'assunto di ingrandire quest'ultimo e di abbassar don Rodrigo — il che è nelle intenzioni del commentatore — rovescia addirittura la situazione del romanzo.

Conseguenza questa, del voler scoprir « magnanimità » nelle azioni dell'Innominato; il Manzoni non parla che delle sue « iniquità », « atrocità », « scelleratezze ». Non avviene anche qui, inconsciamente, uno scambio di carte? Se il Manzoni tralasciò, nella stesura definitiva del romanzo di elencare singoli delitti, accennandovi solo in modo indeterminato, dal modo

con cui vi accenna appare chiaramente che si tratta di scelleratezze, non di atti determinati solo da eccesso di temperamento o da brama di dominio. Il Russo dice che non vi è nell'Innominato *invidia di rivoltoso*, ma nel testo appare proprio il termine *invidia*, e lui stesso lo cita. Dice il Manzoni che allo spettacolo della prepotenza il giovane Innominato « provava un misto sentimento di sdegno e d'invidia impaziente ». C'è dunque, per l'ancor viva influenza della cristiana educazione, lo sdegno dell'adolescente; ma non fu certo questo sdegno a spingerlo alle gesta di brigantaggio; fu proprio l'invidia *impaziente*, che tradiva già così presto il suo vero carattere di delinquente. Se il Russo dunque, agli aggettivi idealizzanti e già arbitrari del Momigliano aggiunge quelli di *magnanimo* ed *augusto*, tinti di senso religioso, e parole come *religioso satanismo*, è un cambiar i dati di fatto, poichè ciò non corrisponde nè al testo nè all'intenzione del Manzoni.

E' d'altra parte vero che il Manzoni stesso, coi cambiamenti introdotti fra la prima e la seconda stesura, cambiamenti intesi a moderare o sopprimere tutto ciò che è troppa determinata e concreta azione da ribaldo, e questo allo scopo di rendere anche *psicologicamente* accettabile la tesi della conversione, ha dato l'avvio a tale interpretazione. Dietro questo processo di idealizzazione della figura dell'Innominato c'è dunque, si potrebbe dire, una non ben conscia, in ogni caso non chiaramente espressa, tendenza del Manzoni stesso; tendenza che tradirebbe un dubbio, un malessere artistico. Di fronte a questo suo convertito egli, teologicamente si sente a posto; ma non si sente altrettanto a posto dal punto di vista psicologico e artistico.

Perchè mai s'è lasciato prendere il Russo a tale suggestione? Egli s'accorse probabilmente che per render verosimile la conversione (fenomeno psicologico d'ordine religioso) occorreva rilevare la « natura religiosa » della malvagità dell'Innominato. Quindi, nel commento, di fronte al Momigliano, indagatore estetizzante, e allo Zottoli, indagatore solo psicologico, doveva insistere su tale aspetto della complessa anima dell'Innominato.

Accettata questa concezione satanica, i particolari vengono da sè. La morte deve avere per l'Innominato, qualcosa di trascendentale. Quindi: « l'Innominato, per malvagio ch'egli sia vive già in un'atmosfera religiosa ». E già pel fatto ch'egli pensi alla morte, « si colloca nelle schiere dei magnanimi ». E la « solitudine tremenda », in cui egli viene a sentirsi, e che i più, seguendo la lettera del testo, interpretano come solitudine fra gli uomini, avendoli egli ormai tutti o superati o staccati, il Russo la intende invece come solitudine davanti a Dio, che parla nel suo intimo e dice: « Io sono però ».

Così, insistendo sul momento religioso nell'animo dell'Innominato, e seguendo d'altra parte la traccia psicologica indicata dallo Zottoli, il Russo giunge a render motivato e convincente il processo di conversione; più motivato ad ogni caso che non appaia nel Momigliano, secondo il quale la volontà delittuosa sembra a un certo punto cadere dall'animo dell'Innominato, proprio come una qualsiasi svagata velleità può cadere dall'animo del più innocuo cacciatore d'illusioni.

Accettata tale impostazione della conversione, il commento in sè, bisogna riconoscerlo, è molto fino ed acuto; e giustamente severo di fronte ad altre interpretazioni. Mi basti qui il rilevare la critica ch'egli muove alla tendenza di veder nella conversione non solo un fatto in sè miracoloso e inesplicabile, ma di scoprirvi perfino i successivi stadi concomitanti e paralleli alle fervide preghiere e al voto di Lucia. Come pure la critica ch'egli fa a chi vede il principale motivo della conversione nel timore dell'inferno; contro un tale « economizzare » i moventi spirituali dell'Innominato, egli giustamente insorge; questo è un « impicciolire e ingrettire la sua disperazione ». Non si capirebbe infatti come un uomo che ha sempre sfidato tutti e tutto, e che è ancora nel pieno possesso delle sue forze, possa esser preso da tale paura; e nel Manzoni non vi è alcun cenno che indichi in tale senso. La disperazione dell'In-

nominato, se è psicologicamente possibile, deve essere d'altro genere.

Sennonchè, accanto a tali giuste osservazioni ve ne sono altre che stanno solo al servizio della tesi principale, e perciò portano a vuoto, non corrispondono alla realtà che balza dalla pagina manzoniana. Egli riconosce per esempio, « un tratto di umanità » nell'Innominato, « il primo crisma dell'umiltà cristiana nell'animo suo», quando, turbato di fronte a Lucia, invece di prendersela con sè se la prende con lei, reagendo così come un candido infante. Una tale reazione istintiva in un uomo passionale come l'Innominato, è cosa naturale e non un merito; ma il Russo vi vede un nuovo atteggiamento, un primo inconscio umiliarsi, un discendere al livello dei fanciulli; « e in quel discendere è un modo di salire ». Io non ci vedo che una comune egoistica reazione di chi non vuole riconoscere un proprio torto.

E allorchè l'Innominato si stizzisce contro se stesso, per aver promesso a don Rodrigo, ciò che ora non vorrebbe mantenere, quel fastidio, sentimento comprensibilissimo — anche un bandito ci tiene coi suoi eguali a mantenere la parola — appare al Russo come sfumato « di una nuova eticità ». « Non parla più un semplice masnadiero, e sia pure un masnadiero di eccezione, ma un masnadiero che già si avvia a essere un galantuomo, e che del galantomismo viene adottando la logica morale ».

Son piccole sforzature, che van a favore di una certa tesi. E' il comune, leggero svisamento di certi elementi della realtà (qui il testo), che tutti si compie involontariamente, quando intendiamo difendere un'idea che ci è cara e che abbiamo scoperto noi. A chi non è successo, getti la prima pietra.

Giudicato nel suo insieme, il commento del Russo all'episodio dell'Innominato va tuttavia considerato come il maggiore e più intelligente sforzo per render verosimile, senza ricorrere alla grazia, la conversione di questo personaggio.

Arminio Janner

ECHI

I.

« IL PENSIERO EDUCATIVO DI FRANCESCO DE SANCTIS »

Il bollettino « Informacion pedagogica general » dell'America latina menziona l'articolo dedicato dal Dott. W. A. Vetterli, nell'« Educatore » di luglio 1937, alla bella antologia « Il pensiero educativo di F. De Sanctis » di Edmondo Cione (Ed. Vallecchi).

S'è visto nell'ultimo fascicolo: anche De Sanctis era per la pedagogia dell'azione. Tutti lo ammiriamo; in pratica però...

II.

L' « EDUCATEUR » DI LOSANNA E I NUOVI PROGRAMMI DELLE SCUOLE ELEMENTARI E MAGGIORI TICINESI

L'articolo sui nuovi Programmi ticinesi, annunciato dall'« Educateur » di Losanna (v. « Educatore » di giugno 1937), è uscito nel numero del 3 luglio. Autore: L. Dunand. Lo riproduciamo, a conforto dei compilatori, e dei docenti che stanno attuandoli.

« *Le programme qui règle la vie scolaire tessinoise a fait peau neuve il y a quelques mois (septembre 1936). Il est l'oeuvre du collège des inspecteurs de ce canton et il remplace un programme usé par une pratiques quotidienne de plus d'une décade. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de l'analyser rapidement et d'en dégager l'esprit ainsi que les particularité essentielles* ».

Il programma delle scuole elementari era del 1915; quello delle scuole maggiori, del 1923.

«*Une introduction précède le programme proprement dit. Elle est consacrée à l'exposé d'une sorte de didactique générale et contient les meilleures lois de la pédagogie moderne. L'auteur de ces considération insiste particulièrement sur cette nécessité admise depuis longtemps — mais en pédagogie « il est amplement reconnu que tout ce qui devrait être fait a déjà été cent fois répété mais que peu de choses ont été*

réalisés et prouvées» (F. Grunder) — nécessité d'adapter l'enseignement aux besoins de l'enfant et non l'inverse. De l'enfant placé dans son véritable milieu, celui qu'il quitte en franchissant le seuil de l'école et qu'il retrouve à sa sortie, celui où se déroulera son existence d'homme fait. D'où l'obligation de considérer ce milieu comme le pivot de tout l'enseignement.

Pratiquement. Dans les degrés enfantins et primaires inférieurs (Scuole elementari), des exercices de vie pratique et hygiénique complétés par les diverses activités plus directement scolaires (chant, dessin, lecture, écriture, étude de la langue), tout cela en fonction de la vie de tous les jours. C'est ainsi que le chant, par exemple, doit s'inspirer du folklore local, que le dessin, à cet âge, doit être conçu comme une expression graphique spontanée de l'enfant et dépourvue de préoccupation technique... Pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, substitution au syllabaire, sous forme de livre «imprimé», du syllabaire «créé en classe» selon une saine école active; ordre, clarté, simplicité dans l'expression parlée et écrite; l'histoire conçue comme une sorte d'épopée vivante, une reconstruction nouvelle des faits appartenant à la légende, à la tradition locale, aux récits populaires; la géographie et les sciences naturelles tirant leurs sujets du coin de terre environnant et utilisant l'observation directe de la nature; l'arithmétique, enfin, conçue non plus selon l'ancienne formule «pour savoir compter» mai une arithmétique visant à développer les facultés éducatives, une arithmétique permettant la recherche judicieuse et rapide d'un résultat. Tels sont, fort succinctement dégagés, les critères directifs développés par cet avant-propos.

L'enseignement, dans les degrès supérieurs de l'école primaire (les Scuole maggiori de nos collègues tessinois), répond évidemment aux même directives générales mais ses tâches sont accrues: formation morale et civique, notions d'histoire de l'art (par le moyen de projections, de visites), formation préprofessionnelle propre à conférer aux élèves de cet âge un minimum de possibilités d'ordre pratique et à parachever leur développement intégral (travaux manuels, enseignement ménager).

Toute cette école moderne ferà un large usage des adjuvants pratiques divers: terrarium, aquarium, caisse à sable, modelage, découpage (papier, carton), diapositifs, images, cultures en classe, et le besoin d'activité manuelle trouvera un aliment solide dans les travaux à l'aiguille, tricotage, raccommodage, enseignement culinaire pour les fillettes et pour les garçons dans l'entretien d'un jardin scolaire (rendu obligatoire par la loi pour toute les «Scuole maggiori») et dans le travail à l'etabli lorsqu'un atelier peut être créé. Dans le domaine de l'éducation physique, dans tous les degrés, à part les excercices de gymnastique proprement dits, jeux en plein air, promenades, excursions, enseignement de la nage et du ski où les circostances le permettent.

Le programme détaillé pour chaque branche présente certaines particularités dignes d'être relevées. Ainsi, la préférence est accordée à l'écriture anglaise; le dessin trouve une partie de ses thèmes dans l'observation de cultures faites en classe et au jardin scolaire ainsi que dans des élevages divers (têtards, vers à soie, etc.); la décoration de la classe est l'oeuvre de ceux qui l'occupent, qui la renouvellent avec les saison ou selon le centre d'intérêt pratiqué; des passetemps instructifs sont recommandés (jeux d'intérieur, jeux de mots, d'arithmétique, de géographie); l'activité manuelle semble occuper une place importante dans tous les degrés; elle est d'abord le prétexte à des entretiens familiers sur les occupation exercées à la maison, elle est ensuite mise à contribuition pour la confection de matériel (boîtes, herbiers), pour la récolte et la conservation d'échantillons glanés au cours de promenades documentaires, de visites diverses ainsi que dans l'aménagement d'un jardin scolaire conçu comme jardin utilitaire (légumes) et commes centre d'intérêt.

La lecture des quelque septante pages de ce fascicule laisse un impression extrêmement reconfortante. On devine en les parcourrante, les préoccupations

de nos collègues du » bel Ticino », préoccupations qui son un peu celles de tous les éducateurs : garder le contact avec la réalité, revenir à la source inépuisable de la nature, acquérir le savoir et les habitudes par l'action, par l'expérimentation, par les muscles et les sens plus che par le cerveau, exclure par conséquent le « hideux verbalisme » et lutter contre cet intellectualisme qui guette l'enseignement, qui le paralyse sous tous les ciels et à tous les degrés de l' instruction, cet intellectualisme qui fera peut-être de nos élèves des penseurs et des discoureurs mais pas, à coup sûr, des lutteurs. Or, la vie est une lutte perpétuelle et le sera toujours davantage, un lutte où celui qui n'a pas été accoutumé à agir devient un poids mort et un parasite.

L'école tessinoise est sur la bonne voie ».

Dal canto nostro una sola osservazione : tutte le scuole ticinesi saranno sur una via ancora migliore e più solida quando avranno nel loro seno una falange di laureati in pedagogia dell'azione e in critica didattica.

L'articolo di L. Dunand è da aggiungere a quelli di Anna Alessandrini e di Andrea Franzoni.

I nostri nuovi Programmi, in complesso, non temono il confronto con quelli del Belgio, usciti nel medesimo tempo. Meritevoli di molta attenzione e di studio i libri di testo e di didattica apparsi nel Belgio negli ultimi tempi, per agevolare ai maestri l'attuazione dei Programmi nuovi.

III.

NELLA SCUOLA MAGGIORE DI BEDIGLIORA

Nel giornaletto «Il Malcantone» uscì, mesi fa, una confortante relazione del prof. Felice Gambazzi sugli esami finali nella Scuola maggiore di Bedigliora (5 luglio). Confortante diciamo, perchè è un'altra prova che la scuola della maestra Emilia Andina, — scuola che abbiamo avuto il piacere di esaminare, che abbiamo visitato più volte (e anche in compagnia di G. Lombardo-Radice, nel 1936) e che abbiamo riveduto il 19 ottobre scorso con le allieve della Scuola maggiore femminile di Lugano in gita nel Malcantone, — è un esempio di ciò che vogliono gli Ispettori scolastici, i nuovi programmi delle scuole elementari e maggiori e gli amici della educazione rurale moderna.

Per brevità, ci limitiamo a riferire l'ultima parte della relazione Gambazzi :

« Abbiamo dato uno sguardo ai quaderni : pulizia e ordine insuperabili. Ci interessò assai il quaderno dell'orto, adorno di fotografie riproducenti le allieve intente a coltivare i futuri prodotti del loro orto.

Ogni ortaggio trattato con cognizione : il quaderno parla dell'epoca della semina, del modo di coltivazione, del raccolto.

Ciascuna allieva tiene così presso di sè una guida sicura che recherà vantaggio economico alle famiglie dei nostri villaggi.

I lavori di cucito e di lana erano veri gioielli.

Il numeroso pubblico non mancò di manifestare tutta la propria soddisfazione ».

Dopo il saggio di ginnastica il signor Ispettore Albonico disse della scuola e della docente, la quale compiva il 25° di magistero. Gli fece seguito la maestra Andina con un bel discorso.

IV.

LA MAESTRA SALA e LA COLONIA ESTIVA DI CHIASSO — DISORIENTAMENTO ANCHE NELLE COLONIE CLIMATICHE ESTIVE ?

La maestra Paolina Sala, sempre volonterosa e attiva, scrive in « Vita nuova » di Chiasso (10 luglio 1937) :

« Un articolo dell'« Educatore » del passato giugno, intitolato : « Disorientamento anche nelle colonie climatiche estive ? » mi dà lo spunto per alcune riflessioni a proposito dei lavori che i fanciulli dovrebbero compiere durante le vacanze, e dei servizi che possono rendere, sia in famiglia, sia nelle Colonie climatiche.

Ricordo un caso al quale ripensai nel-

l'assegnare, nella Colonia chiassese di Arzo, i cosidetti «piccoli servizi» alle più grandi e a qualche maschietto. "Vedi di raccogliere meglio le briciole seminate sopra e sotto la tavola; devi far bene ogni lavoro" — dicevo, un giorno, ad una fanciulla tredicenne, che attendeva a ripulire il refettorio.

Il tono era, forse, un po' aspro, e l'osservazione non andava a fagiolo alla giovinetta la quale, peraltro, era una brava ragazza. Al lavoro relativo all'ambiente non si sentiva essa inclinata?

Fatto sta che andò borbottando: "Io non son venuta qui, in campagna, per fare servizi!".

Sul momento non replicai... Serbai la lezioncina per la sera, per l'ora del raccoglimento della Grande Famiglia.

Ora, fin dalla fondazione dell'opera, a Cabbio (1912) e dopo che, grazie alla benemerenza dei signori Chiesa, essa ebbe preso estensione, si andò sempre distribuendo, a seconda dell'età e della capacità dei curanti, piccoli compiti a turno; nè mai ci si preoccupò se a casa loro vi attendessero o meno. Lassù ad Arzo deve regnare uguaglianza di trattamento nelle camerate, nel refettorio, ovunque. Importa non vi sia disorientamento, e non si vedano oziare fanciulli; epperò, quanto pensiero, quanta vigilanza da parte di quelli che si adoperano a pro della fanciullezza nelle Colonie, affinchè queste rispondano al loro scopo. Come dice l'articolo citato: siano moralmente sane, fioriscano sempre più e diano il loro contributo a una cura preventiva, contro il parassitismo.

Così, dopo 10 ore di sonno e una o due di siesta (e anche queste vanno sorvegliate), si è di continuo intorno a questi fanciulli incoraggiandoli nelle più piccole iniziative, rendendoli persuasi che, pure in vacanza, il lavoro, sia esso materiale o intellettuale, vuol essere coltivato perchè sorgente di care soddisfazioni.

Lasciati soli, questi ragazzi, nei villaggi e negli abitati cittadini, poichè genitori e parenti attendono alle abituali occupazioni, si vedono gironzare per le vie o seduti in gruppi davanti alle case, tenere in mano le carte, e appassionarsi al giuoco, mentre lo spirito si vuota delle cognizioni ricevute nella scuola; e quest'esercizio isterilisce l'animo, e l'emozione per la vincita o il disappunto per la perdita, non sono, per certo, fattori educativi.

Ben venga il lavoro manuale che, con profusione vedemmo praticato nelle scuole, il quale dà mezzo d'indirizzare la mente all'osservazione, di addestrare a produrre oggetti che il ragazzo vede fiorire sotto i suoi occhi, e sono causa di pure gioie. Il materiale è presto procurato e le sorveglianti volontieri si prestano a insegnare piccoli lavori.

Bello, santo questo lavoro in mezzo ad una turba di fanciulli, dapprima estranei gli uni agli altri e che presto si conoscono, s'intendono, si consigliano, si aiutano. Vasto campo di osservazione offre quest'accolta di fanciulli, i quali vanno cogliendo un bene che influirà su tutta la loro esistenza. Su di essi splende il provvido sole, e un altro sole si vuole che brilli nei loro animi, perchè il soggiorno lasci in essi ricordi cari e duraturi.

Ora, è ovvio rispondere all'interrogazione dell'«Educatore».

Quando le Colonie estive fossero basate sulla proibizione del lavoro, sull'inerzia, sulla pigrizia dei fanciulli e delle fanciulle, quando i giochi, la ginnastica comune e correttiva, il moto, le passeggiate, le esercitazioni di vita pratica, i lavori fanciulleschi, la partecipazione dei grandicelli (11-14 anni) ai lavori di cucina, di ordine, di pulizia non avessero quel ragionevole sviluppo che devono avere, in omaggio al buon senso, all'igiene, alla tradizione, alla pedagogia, — nelle Colonie avremmo disorientamento ed educazione al parassitismo, come in certe famiglie.

Ma qui, queste attività esistono, oltre il canto, le recitazioni, gli esercizi di lettura, di calcolo, di scrittura, in ore appositamente scelte; epperò l'attività dei dirigenti è apprezzata, perchè diretta a ottenere il rinvigorimento del corpo e dello spirito dei curanti, e a rispondere a tutte le necessità educative».

Tale, con alcune abbreviazioni, l'articolo della maestra Sala.

Preziosi, nelle Colonie estive, maestri e maestre dotati di spirito pratico e che abbiano frequentato corsi di ginnastica, di lavori manuali, di agra-

ria, di economia domestica, per samaritani. Anche le Colonie insegnano che la preparazione magistrale peggiore è quella puramente teorica e libresca. « Vivendo discimus ».

V.

DISOCCUPAZIONE E LAVORI PRIVATI OBBLIGATORI — UN DEMOPEDEUTA E « IL PAESE » — L'ING. GUSTAVO BULLO

Nel giornale « Il Paese » dell'8 settembre, un collaboratore approva la proposta presentata da un « Vecchio demopedeuta » pro lavori privati obbligatori.

Si tratta di ciò: da molte parti si sente dire: non sussidi ai padri di famiglia e ai giovani disoccupati, ma lavoro. Non sussidi essi aspettano e domandano (i migliori) ma lavoro. Secondo «Vecchio demopedeuta» bisogna però anche dire, a onore del vero, che il Cantone e i Comuni, in generale, fanno ciò che possono per fornir lavoro ai concittadini disoccupati.

Egli sa di Comuni che hanno eseguito, e non senza sacrifici, importantissimi lavori: fognature, selciato, abbellimenti.

La Demopedeutica che, per l'iniziativa dell'« Educatore » e dell'operoso, egregio consocio Ing. Gustavo Bullo, di Faido, trattò il problema del risanamento dei villaggi (fognature, stalle, ecc.) già nell'Assemblea sociale di Melide (anno 1924) e negli anni seguenti, può essere fiera di quanto è stato fatto e si fa.

La relazione letta a Melide nel 1924, dall'Ing. Gustavo Bullo fu pubblicata nell'«Educatore» e diffusa, in opuscolo, in tutto il Cantone: Municipalità, Autorità cantonali, Enti pubblici, Società, ecc. Onore e felicitazioni al nostro egregio consocio Ing. G. Bullo: le sue idee e i suoi sforzi hanno avuto meritato successo.

Ma « Vecchio demopedeuta » si domanda: Cantone, Comuni e Patriziati fin quando potranno resistere nel dar lavoro alle migliaia di cittadini disoccupati?

Perchè nei villaggi le *famiglie agiate non vengono obbligate* a eseguire certi lavori di abbellimento nelle loro case?

Nei grossi Comuni, nelle nostre Città, per esempio, i proprietari di case vengono costretti a tinteggiare le vecchie facciate, a verniciare le imposte, a rinnovare le docce dell'acqua piovana, e via discorrendo; certe catapecchie vengono dichiarate inabitabili... Perchè non si fa qualche cosa di simile anche nelle campagne e nelle valli, in confronto delle famiglie agiate?

Nelle campagne e nelle valli, quante case d'abitazione, appartenenti a famiglie agiate, aspettano di essere intonacate e tinteggiate, e le docce alle grondaie, e la vernice alle imposte, e lavori nelle adiacenze e nell'interno. Perchè non si fa nulla? Non ci sono regolamenti?

Quanto lavoro per i disoccupati, se ci mettiamo per questa via! E che vantaggio per l'igiene e per il decoro dei nostri villaggi. Non il denaro manca.

« Vecchio demopedeuta » parla, ben inteso, delle famiglie aventi una data sostanza o una data rendita.

Col denaro che i ticinesi (i paesani compresi) si lasciarono divorare dalle Banche, dai marchi e dalle corone, quante case, quante stalle avrebbero migliorate e abbellite! Non si ricada in quel grave errore. Si occupino di questa faccenda (delle case private da terminare, da abbellire, da risanare) le autorità competenti. Si provveda a sollevarla in Gran Consiglio, giungendo anche a *modificare la legge sulla perequazione*, se necessario. Egli afferma ciò, perchè diffusissima è nelle valli e nelle campagne la persuasione che, se si fa la facciata alla rustica casa d'abitazione la *perequazione* viene stupidamente aumentata in misusproporzionata. E' fondata questa credenza? Quante facciate non fatte per questo motivo! Se sì, si modifichi la legge d'urgenza! Dati i tempi, ogni

aumento venga proibito. E si obblighino le famiglie agiate a eseguire i lavori voluti dall'igiene e dal più elementare decoro.

Quanto lavoro ci sarà per i padri di famiglia e per i giovani disoccupati! E che passo innanzi nell'igiene e nell'estetica dei villaggi.

* * *

Il poliedrico e capitale problema dei villaggi dovrebbe essere studiato, — non soltanto nel Ticino, — scientificamente, a fondo. Avanti i giovani! Quanto c'è da fare!

VI.

SCUOLE E ATTIVITA' MANUALI — LA MOSTRA DIDATTICA DI BESSO (LUGANO) — UNO SCRITTO DEL MAESTRO CESARE PALLI — RIPATRANSONE E G. VIDARI

Lo scritto del Palli uscì nel « Corriere del Ticino » del 25 settembre: merita di essere fatto conoscere nella parte essenziale, a incoraggiamento dei maestri del secondo circondario luganese:

« L'auspicata scuola del lavoro, la quale sarà quella che si svolgerà anche nei campi, nelle officine e nei cantieri, è in cammino e raggiungerà mete educative alte. Di quest'attività manuale s'è fatto banditore « L' Educatore della Svizzera Italiana » che ha avviato la scuola ticinese sulla via giusta. Parole poche, molto lavoro spontaneo o sorretto.

Questa è la prima impressione che colpisce visitando la Mostra Didattica che, per iniziativa dell'on. Ispettore T. Isella, s'è aperta in Besso in un locale del palazzo scolastico, locale invero angusto, per il prezioso materiale che contiene, e eccentrico per la popolazione della città.

Questa esposizione, la quale dovrebbe essere permanente e tenuta in aule più ampie, merita di essere visitata da tutti coloro che amano la scuola e il paes.e. L' invito è cordiale.

Vi vedrete poco materiale scritto, ma del migliore; e molto lavoro manuale il quale rivela nei docenti e nei discenti la gioia dell'attività fisica, la tenacia dei propositi, senso di realtà e gusto.

Visitatela e vi vedrete disegni interessanti, dal vero, vedrete quaderni con cicli di lezioni illustrate: sarebbero state certamente la gioia della nostra infanzia e della nostra adolescenza, della quale non serbiamo che tristi ricordi scolastici. Vedrete semplici ed ingegnosi apparecchi per l'insegnamento della fisica; fisica che noi abbiamo imparato sui libri, i quali sono sempre gli ultimi ad avvicinarci alla vita reale, veramente vissuta. Vedrete graziose cassette, utensili casalinghi di legno; solidi di cartone, quadretti incorniciati con gusto; vasi di legno, di maiolica, di vetro con decorazioni policrome: lavori di giunchi, di raffia; belle silografie su linoleum.

Ed i plastici?

Sarà lecito parlare di sè una volta durante la vita.

Avevo, alcuni anni fa, tenuto una conferenza, ai docenti del II circondario, sul metodo di costruirli ed avevo messo sotto i loro sguardi alcuni rilievi di argilla già ultimati ed uno iniziato per mostrare la tecnica costruttiva. Sul medesimo argomento avevo pubblicato uno scritto su « L'Educatore ». Il primo maestro che seguì il mio esempio fu Giacinto Albonico, al quale, nella sua scoletta di Cureglia, un giorno, nel primo anno d'insegnamento, aveva preconizzato una brillante carriera. A pochi anni dal mio modesto tentativo fui sorpreso di trovarmi davanti a plastici, per bellezza e precisione, non inferiori a quelli del Becker.

Lo spazio non ci concede di elencarli tutti, e dispiace, poichè son tutti belli, naturalmente in rapporto coi mezzi finanziari dei docenti.

Cito solo i rilievi di sabbia colorata rappresentanti il lago dei Quattro Cantoni e le vallate di Saas e San Nicolao nel Vallese; l'Europa in plastico fatto con sabbia impastata con farina di frumento.

Bellissimi plastici, di cartone, colle curve altimetricvhe ci presentano il territorio di Barbengo colla Collina d'Oro; il Circolo di Carona; la valle del Cassarate dalla piana fin su al valico dell'Arla; Lugano ed adiacenze, ri-

lievo di perfetta precisione; l'Europa in grandi dimensioni.

Il più imponente plastico è quello che ci mostra il bacino imbrifero dell'Azienda Elettrica del comune di Massagno.

Non ho citato nomi di docenti poichè tutti meriterebbero di essere elencati avendo tutti fatto il loro dovere.

Questo complesso di lavoro manuale deve essere non confinato tra le mura della scuola, ma conosciuto dal pubblico il quale saprà apprezzare gli sforzi delle autorità e dei maestri che hanno elevato, e che eleveranno ancora, la scuola ticinese ad una altezza dalla quale potrà guardare le altre scuole.

Questi plastici potrebbero ornare, per un certo tempo, le vetrine dei migliori negozi di Lugano i cui proprietari sarebbero certamente contenti di ospitarli.

Tutti i lavori potrebbero essere accolti nel padiglione della prossima Fiera di Lugano, dato che ci sia ancora posto disponibile. Il Comitato della Fiera dovrebbe visitarli ed accogliendoli, se ancor sarà possibile nel corrente anno, aggiungerebbe un'altra simpatica attrattiva alla mostra del lavoro.

Davanti alla Mostra Didattica di Besso, il mio pensiero rifà a ritroso la mia vita scolastica, che s'inizia nel 1877 e terminerà fra breve. Quanto cammino ha fatto la scuola! E come mi sembra più triste il nostalgico saluto che presto le rivolgerò».

Per toccare le mete desiderate anche dal maestro Palli, ossia perchè all'attuale primavera scolastica seguano l'estate e l'autunno — e per scongiurare esiziali brinate tardive — necessita:

avviare, ogni anno, un forte gruppo di docenti ticinesi ai Corsi estivi svizzeri di lavori manuali e di scuola attiva, previo stanziamento nel bilancio cantonale, A DIFFERENZA DI QUANTO ACCADE OGGI, di una somma adeguata;

tenere, periodicamente, nel Cantone, Corsi estivi svizzeri di lavori manuali e di scuola attiva, uguali a quelli del 1898 e del 1931;

preparare un gruppo di docenti ticinesi affinchè siano in grado di organizzare e di dirigere Corsi cantonali estivi di lavori manuali e di scuola attiva;

far rivivere la «Società ticinese dei lavori manuali», nata e morta (la colpa è di tutti, se morì subito) nel 1898;

istituire in Svizzera, la Scuola magistrale superiore federale o Facoltà universitaria federale di magistero (4 anni);

in mancanza di ciò e in attesa, avviare a Roma, ogni anno, alcuni giovani e valenti maestri e alcune giovani e valenti maestre a laurearsi in pedagogia e in critica didattica nella Facoltà universitaria di magistero (4 anni). Un gruppo di laureati potrà entrare in Gran Consiglio e nei poteri pubblici a tutto vantaggio anche dei lavori manuali.

In ogni Stato della terra, potente o minuscolo che sia, il problema scolastico ed educativo è la tredicesima fatica di Ercole. E però non sembrino eccessive le condizioni suesposte. Su ogni lavoro umano, su ogni fatica devono brillare le stelle. In fatto di lavori manuali scolastici non devesi dimenticare la lezione data da Giovanni Vidari. Venticinque anni fa (dicembre 1913), il sempre compianto pedagogista pubblicava nella «Cultura popolare» di Milano un articolo «Il lavoro manuale educativo e la Scuola di Ripatransone», del quale dev'essere ben meditata la conclusione, che è la seguente:

«*Anche per questo lato, dunque, non può dirsi che il lavoro manuale abbia assunto nelle nostre scuole la posizione, secondo lo spirito dei suoi fautori e secondo le intenzioni del legislatore, che gli dovrebbe spettare. Il modo come la finalità propriamente educativa si associ alla pratica, come l'insegnamento del lavoro manuale si innesti sul tronco della nostra scuola primaria, i limiti entro cui deve essere contenuto, le forme che deve assumere e i rapporti fra di essi; tutto è rimasto in una certa indeterminatezza crepuscolare.*

Quale sia la ragione di un tale stato di cose non è facile nè semplice a dire; crederei, però, che due cause principali vi concorrano: prima, la resistenza che oppongono ancora le nostre scuole, comprendendo in esse i maestri, gli allievi, le famiglie, le autorità, a trasformare l'insegnamento prevalentemente verbalistico e passivo in insegnamento realistico e fattivo: la parola senza la cosa, la memoria senza la intuizione, il proposito senza l'azione, l'ubbidienza senza la responsabilità sono ancora troppo largamente prevalenti e rispondono troppo alle naturali inerzie in cui s'adagiano volentieri l'educatore e l'educando, perchè non trovino difficoltà a penetrare nella vita della scuola, e a renderla più vera e più intensa, i metodi fondati sopra la diretta e operosa partecipazione dell'alunno alla produzione delle sue idee, dei suoi sentimenti, dei suoi propositi. Il bagaglio enorme delle nozioni che si fanno meccanicamente apprendere e dei compiti che si fanno artificiosamente eseguire è con la sua inerte mole un impedimento notevole alla introduzione del lavoro e dell'azione, come fondamento dei nuovi sistemi educativi.

Ma seconda causa è anche questa che lo stesso lavoro manuale, pur felicemente inteso nel suo valore pedagogico dagli iniziatori, tende facilmente a DEGENERARE sopratutto quando manchi un pensiero direttivo e il controllo di una critica vigile e indefessa, in meccanica, epperò passiva, fredda, infeconda, ripetizione di modelli ed esecuzione di ordini.

Piegare, tagliare, frastagliare della carta, intessere trecce di paglia, plasmare argilla, incurvare e ritorcere e saldare fili di ferro, ecc., è tutto un lavoro educativamente nullo, se non gli si accompagna il pensiero che riflette, compara, inventa, riferisce continuamente il fatto a quello che si deve fare, il fatto di oggi al fatto di ieri, scomponendo e ricomponendo in nuova sintesi gli elementi vissuti dalla esperienza.

Se, adunque, il lavoro manuale (cui la scuola di Ripatransone per l'opera concorde di Emidio Consorti, di Pietro Pasquali e degli altri valorosi che con loro hanno lavorato, ha il grande merito di avere fatto conoscere e diffuso in Italia), vuole, come pur deve e può entrare come elemento benefico ed innovatore nelle scuole nostre, bisogna che superi vittoriosamente il pericolo in cui facilmente cade, e la Scuola di Ripatransone lo può superare, a mio giudizio, in due modi principalmente:

primo, mantenendo sempre vivo, per mezzo di una illustrazione scientifica e filosofica (da svolgersi in un breve corso di lezioni discussioni, parallelo a quello delle esercitazioni manuali), il senso del valore pedagogico del lavoro stesso nelle sue varie forme, dei suoi fondamenti e fini, dei suoi rapporti con la scuola e l'educazione;

secondo, dimostrando con il tirocinio (che si dovrebbe inserire nell'organismo stesso della Scuola di Ripatransone) come il lavoro manuale possa in atto diventare il fulcro su cui qualunque insegnamento si appoggi, il terreno da cui ricca e florida germogli con il pensiero la vita dello spirito».

Insomma, come scrivevamo molti anni fa: in tema di lavoro manuale, pena il fallimento, occorre vedere molto più in là della colla, del cartone e del trincetto.

Gran malanno per noi che i corsi estivi di Ripatransone più non esistano: oggi, se esistessero, simili a quelli estivi svizzeri di lavori manuali e di scuola attiva, sarebbero frequentati, ogni anno, da diecine di maestri e di maestre ticinesi.

VII.

IL 47.o CORSO DI ATTIVITA' MANUALI: VEVEY, 12 LUGLIO - 7 AGOSTO 1937 — IL CORSO DI MUSICA POPOLARE IVI DIRETTO DAL MAESTRO AESCHIMANN — UNA RELAZIONE DEL M.o DI CANTO A. FILIPELLO

Il Corso di musica popolare di Vevey l'abbiamo raccomandato nell'« Educatore » di marzo 1937. Siamo grati all'egregio maestro di canto sig. Arnaldo Filipello di aver acconsentito a seguirlo e di averne parlato nel bollettino «Le travail manuel scolaire» (ottobre 1937):

« Dal 12 al 17 luglio si è svolto a Ve-

vey il primo corso di musica popolare, organizzato dalla Società Svizzera dei lavori manuali e della scuola attiva. Vi parteciparono una trentina di docenti dei diversi cantoni. Il Ticino era rappresentato dal maestro Jermini della Maggiore di Gravesano e dal sottoscritto.

Assai varia e interessante la materia svolta dall'egregio M° Aeschimann: dal flauto dolce allo studio della forma della canzone, dall'impostazione della voce alla respirazione, dal ritmo all'istrumentazione dei canti, ecc.

Chi conosce questo ramo d'insegnamento capisce subito quanto importanti siano detti corsi, e io mi auguro che altri siano tenuti, ogni anno, nelle diverse regioni, e che tutti siano seguiti dal maggior numero possibile di insegnanti. Il modo d'esposizione della materia è stato quanto mai intonato al carattere popolare del corso: credo anzi che aggiungervi altro materiale, meglio, altri canti, non sarebbe un male. Non siamo nell'epoca della sincope? E allora perchè non vedere un po' da vicino cosa essa sia e quale applicazione potrebbe avere nei nostri canti scolastici?

Le lezioni sono forse state un po' lunghette: dalle 7 alle 12, dalle 14 alle 17! Non sarebbe opportuno alleggerire un poco la giornata e prolungare la durata del corso di qualche giorno?

Di grande utilità sono state le discussioni, guidate da un maestro speciale e di larga esperienza, sulla conoscenza di un istrumento, dell'impasto, della respirazione, sull'analisi della della forma musicale. Ma ancor più interessante vedere quali canzoni interessino e quali invece annoino il ragazzo. Fra quelle che lo interessano si sono messi in prima linea i canoni a 2, 3 voci, ecc. Se in certe regioni non esistono simili composizioni originali, si traducano da altre lingue, ma si curi la parte letteraria, che è di capitale importanza nel canto.

Degna di nota la raccolta: «Vingtcinq canons» di Burdet, presentataci dal M° Aeschimann. Esistono pure altre buone raccolte in francese e in tedesco.

Interessante pure vedere come ogni docente risolva, a seconda delle possibilità ambientali, il problema dell'istrumentazione dei diversi canti. Nelle classi in cui nessun allievo conosca istrumenti, se ne possono scegliere alcuni che abbiano attidudini e si istruiscono, a seconda della regione e del carattere dei canti.

Il flauto dolce? Il violino? La fisarmonica? Il clarino? Il mandolino?

Ho detto sopra che l'istrumento dev'essere in carattere col canto. E' bene insistere su questo punto. Potete immaginare la brillante canzoncina ticinese «La lavandera» saltar fuori da un flauto dolce e, come questa, altre di carattere brillante, allegro? Ecco perchè anche nella scelta dell'istrumento bisogna andar molto cauti e cercare quella che meglio si adatta a interpretare il canto che accompagna. Non interessa certamente il flauto più del violino o del clarinetto. L'essenziale è che vi sia qualche istrumento, in modo da dilettare gli allievi, alternando al canto il suono.

E' necessario che i ragazzi conoscano, per cantare, la musica, sappiano curare l'intonazione, siano in grado di eseguire solfeggi parlati e cantati? E' indispensabile. Per non rendere le lezioni pesanti, si può intercalare al solfeggio qualche canto a orecchio, non trascurando la lettura musicale. E ciò, ben s'intende, in forma facile e chiara.

Se la parte musicale è l'elemento fondamentale di questi utilissimi corsi, non meno utili è la riunione di docenti del medesimo ramo d'insegnamento benchè di origini tanto diverse.

E una bella e simpatica caratteristica del corso di Vevey è stata quella di annodare il Francese, l'Italiano, il Romancio, il Tedesco, esprimentisi tutti con il medesimo linguaggio musicale, in un unico ideale: portare ai nostri ragazzi ciò che di buono, interessante, utile ha arricchito la nostra esperienza.

Le autorità organizzatrici del corso e quelle comunali di Vevey, con a capo l'esimio Direttore Prof. Hürlimann, nulla trascurarono per renderci più lieto e gradito il soggiorno, e di ciò conserveremo gratissimo ricordo».

Il sig. Filipello, quest'anno, nell'insegnamento del canto, all'armonium ha aggiunto il flauto dolce; sta pure sperimentando gli istrumenti sempli-

cissimi, — e che tanto piacciono agli allievi, — prescritti dal manuale «La orchestre enfantin» (Ed. Nathan, Paris), dall'«Educatore» raccomandato nel fascicolo di marzo 1937. Da cosa nasce cosa: funesto è soltanto l'isolamento, in ogni ramo dell'attività umana moderna e specialmente nell'educazione.

Il sig. Filipello parteciperà anche al prossimo corso estivo di Sciaffusa. Auguriamo che sia in numerosa compagnia.

VIII.

ADOLFO JENNI E PIERO BIANCONI — UNO SCRITTO DEL PROF. REMO MOLINARI — I MEDICI E LA DEMOPEDEUTICA

«L'Italia che scrive» di novembre, fa eco alla recensione dedicata da Piero Bianconi, nell'«Educatore» di luglio, a «Miti e atmosfere» e a «Le notti e i giorni» di Adolfo Jenni, bernese nato e cresciuto a Parma.

* * *

Allo scritto del prof. Remo Molinari, sulle gravi conseguenze penali cui possono andare incontro gli autori di certe «bravate» giovanili («Educatore» di luglio 1937), han dato diffusione «Avanguardia» e il giornaletto «Il Malcantone». Speriamo che certe rozze bravate scompaiono.

* * *

Il Dott. V. Bernasconi ricorda nel «Bollettino dei medici della Svizzera italiana» (15 ottobre) i medici che ebbero l'onore di presiedere la Demopedeutica: Guscetti, Fontana, Ruvioli, Beroldingen, Pellanda, Maggini, — le relazioni presentate alle nostre assemblee dal 1917 in poi, su argomenti d'indole sanitaria, — e gli opuscoli d'igiene ecc. da noi distribuiti ai soci o ai docenti.

A quando la CATTEDRA AMBULANTE D'IGIENE?

Nostra vecchia proposta.

La Cattedra ambulante d'igiene coronerebbe degnamente tutto quanto fece na nostra Società per l'istituzione del Sanatorio cantonale e per il miglioramento delle condizioni sanitarie e igieniche della popolazione e delle scuole.

IX.

L'«ANNUAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN SUISSE» DEL 1937 — STAMPA SCOLASTICA ROMANDA

L'edizione del 1937 (Libreria Payot) come quelle che l'hanno preceduta, esce sotto gli auspici della Conferenza intercantonale dei Capi dei dipartimenti dell'Istruzione pubblica della Svizzera romanda coll'appoggio della Confederazione. Pochi sanno che la fondazione dell'Annuaire è dovuta all'iniziativa dell'on. *Evaristo Garbani-Nerini.*

Nelle 200 pagine del testo, sono presentati, dapprima studi di portata generale, come «La Riforma dell'Insegnamento del disegno», «La Radio nella scuola« e «L'Educazione estetica dell'adolescenza»; poi articoli di interesse più particolare, quali «La scuola ticinese», «La stampa pedagogica della Svizzera romanda». La scuola e il problema della circolazione». Seguono rendiconti sull'attività della Conferenza romanda dei Capi dei dipartimenti dell'Istruzione pubblica, sul Corso federale di lavori manuali di Vevey e sui temi trattati dai docenti al Campo di Vaumarcus.

L'opera chiude colla cronaca scolastica dei cantoni romandi e della Svizzera tedesca e con note bibliografiche.

Il valore e l'attualità di questi studi raccomandano l'Annuario del 1937, come i volumi precedenti, alle persone che si interessano del movimento pedagogico e sociale moderno e delle manifestazioni scolastiche del nostro Paese.

Ch. Grec, nel «Coup d'oeil» sulla stampa pedagogica svizzera, ha parole benevole per l'«Educatore»: del che lo ringraziamo:

«*Conformons-nous à la tradition qui rattache la Suisse italienne à la Suisse romande, et parlons du* Tessin.

Il y a cent ans, c'était en 1837, Ste-

fano Franscini fondait dans ce canton la societé « Amici dell' Educazione del Popolo ». On était à l'époque où, sous des influences nombreuses et diverses, pédagogiques, religieuses, politiques, on cherchait dans la plupart des cantons à fair triompher la cause de l'instruction populaire. Pour que les citoyens fussent des droit nouveaux qui leur étaient accordés par les nouvelles constitutions des cantons « régénérés », pour qu'ils en fassent bon usage, il était nécessaire d' instruire et d'éduquer le peuple. Tel était le but de cette société qui, en 1859, se donna comme organe l' Educatore della Svizzera italiana. *Saluons ce doyen de la presse pédagogique romande. Aujourd'hui encore, sous sa couverture chaudron, il est plus jeune que jamais. Le Comité directeur de la société en a la responsabilité, mais il est placé sous la direction de l'un de ses membres, aujourd'hui M. le Directeur Ernesto Pelloni, à Lugano. L'* Educatore *paraît mensuellement en brochure in-quarto, de 32 a 40 pages.*

*Au point de vue pédagogique, l'*Educatore *est en plein dans le courant des idées modernes : le Tessin compte bon nombre d'éducateurs d'élite, dont cette revue pédagogique est heureuse de faire connaître les opinions et le fruit de leurs expériences, comme elle renseigne ses lecteurs sur ce qui se passe ailleurs dans le domaine éducatif, pédagogique et didactique. L'* Educatore *n'est pas un journal de « spécialistes », mai bien une revue d'éducation populaire au sens élevé du terme, qui ne craint pas de se jeter dans la mêlée quand il y va de l'avenir du Tessin ».*

X.

ANNA ALESSANDRINI E LA RIVISTA « POUR L' ERE NOUVELLE »

La prof. Louise Vincendos, di Crissey (Saône et Loire) dedica all'esimia pedagogista Anna Alessandrini, cui ha visitato a Firenze mesi sono, un alto e meritato elogio nella rivista « Pour l'ère nouvelle » di novembre 1937 (pp. 242 e 243).

I docenti che parteciparono alla gita a Roma e a Firenze, la scorsa primavera, conservano un gratissimo ricordo della illustre educatrice.

XI.

IL CENTENARIO SOCIALE E I NOSTRI EMIGRANTI DEL SUD-AMERICA — PROF. A. GHISLERI

Il voluminoso e bell'Almanacco della « Cronaca ticinese » di Buenos-Aires, — la quale è l'organo della Pro Ticino del Sud-America, — dedica alcune pagine al Centenario della Demopedeutica, adornandole con la fotografia della Commissione dirigente e del Comitato festeggiamenti.

* * *

L'« Eco di Bergamo » del 6 febbraio 1938 riporta parte dello scritto dell'« Educatore » sulle onoranze al professore Arcangelo Ghisleri.

Cristoforo Colombo fu ticinese ?

Avantutto, non è il caso di dirlo ticinese. Sarebbe un anacronismo.

In secondo luogo, noi abbiamo scritto per la ricerca della verità storica, e non per fomentare la gloriola dei ticinesi. L'abbiamo detto chiaramente.

In terzo luogo, troviamo opportuno ricorrere a riviste, come fece lodevolmente il chiaro sig. Caddeo, essendo i quotidiani spesso molto disadatti per « proicere perlas », con quel che segue.

Dobbiamo quindi, preliminarmente, osservare che esiste uno scambio curioso nei documenti, da parte del chiaro competitore, anzi, illustre.

Il più importante si riferisce all'atto che mi indusse a risollevare l'indagine de me iniziata oltre 20 anni or sono. Il documento attuale dice Cristobal Colombo de « Terra-Rubia ». Il sig. Caddeo scrive Rubra e ne deduce, come i Corsi, trattarsi di Terrarossa. Non abbiamo ignorata questa terra. Ma è da escludersi.

Rubia non vuol dire rossa. Il cambiamento poi del «v» (Rovia) in «b», o quasi, è comune nelle diverse pronuncie, non escluso lo spagnuolo. **Ruvia** diventò **Rubia.** Così gli spagnuoli.

L'altro scambio, (invero, forse causato da una nostra svista, poi corretta, e la correzione sfuggì certo al nostro illustre competitore) è la frase dello storico spagnuolo asserente che Cristoforo era **natural** della Provincia di Milano, che il sig. Caddeo sostituisce con l'altra, scritta dal figlio Fernando, il quale parla di origini dalle **parti di Lombardia.**

In realtà, l'uno scrittore fortifica l'altro.

Cade quindi la dotta disquisizione del sig. Caddeo circa l'estensione dei termini Lombardia e Lombardi, giusta e istruttiva, del resto.

Osserviamo che la data della nascita di Colombo l'abbiamo presa da altri autori, poi da noi corretta.

Circa C. Colombo, poi, non solo l'origine è in discussione, ma persino la tomba! Egli possiede due sepolcri, uno in America (S. Domingo, Avana) e l'altro in Ispagna (Siviglia). E qualche documento sulle sue origini venne dimostrato falso, apocrifo.

Il Tacher, storico americano, non è da noi per niente ritenuto più autorevole di quanto lo dimostrino i suoi documenti ed i suoi argomenti, ritenuti, dopo crogiuolatura, attendibili. Non sono solito a giurare «in verba magistri».

E per non ripetermi, rimando alle conclusioni del mio studio, già pubblicate altrove.

Quanto all'asserzione che i ticinesi (e, sia!) non ebbero navigatori sul mare (ma solo sul Ceresio) abbiamo documentati i Colombara di Ligornetto, le cui navi caddero in preda ai Barbareschi, verso il 1700. Abbiamo persino avuto dei negrieri, dei quali tacciamo il nome.

Ed altri ne abbiamo avuti.

Eligio Pometta

Postilla

Delle varie argomentazioni del chiaro Pometta sulla presunta origine ticinese di Colombo non ne sono rimaste in piedi che due: una che si basa sulla frase dello scrittore spagnuolo che fa l'Ammiraglio «natural» della Provincia di Milano, e l'altra che lo afferma originario di «Terra-Rubia».

Il significato di «Provincia di Milano» deve considerarsi di piena equivalenza geografica e storica a quello di «Stato di Milano» del quale facevano parte anche territori liguri, piemontesi e toscani. Anche se l'autorità di uno storico solo, e non contemporaneo di Colombo, dovesse valere più che le altre numerose e unanimi affermazioni della «genovesità» dello Scopritore, non ne deriva che dalla assai lata indicazione di «Provincia di Milano» si possa trarre la conclusione della «ticinesità» di Colombo.

Se poi il Pometta volesse dare alla «Provincia di Milano» un significato limitativo alla zona geografica lombarda in cui è compreso il Ticino, allora il Ticino stesso verrebbe implicitamente escluso da ogni possibile rapporto colombiano perchè quando lo storico spagnuolo scriveva, la terra di Rovio era già da qualche decennio dominata dagli Svizzeri, e il suddetto scrittore non poteva ignorarlo, dato che la Lombardia apparteneva allora alla Spagna.

Ad ogni modo, quell'unica frase, di così impreciso tenore, non può in nessun modo costituire neppure un principio di prova per la tesi del Pometta.

Il documento che il mio cortese contradditore dice «attuale» e al quale dà tanta importanza è al contrario tardivo e deformatore di un documento più antico e originale. Non si tratta perciò da parte mia di «uno scambio curioso nei documenti» ma della esatta valutazione del solo documento decisivo, secondo le buone regole della critica storica, e che è quello di Don Fernando Colombo, figlio del grande Navigatore, e non

l'altro citato di seconda mano dall'amico Pometta.

Il primo autore che ci informò che Cristoforo e Bartolomeo Colombo si firmavano in un certo tempo «Columbus de **«Terra Rubra»** è per l'appunto Don Fernando. Tale notizia fu incorporata, con tante altre informazioni attinenti all'ammiraglio, da Mons. Bartolomeo Las Casas nella sua «Historia de las Indias» in questi termini: «Se solìa llamar antes que llegase al estado que llegó Cristóbal Columbo de **Terra - Rubia,** y lo mismo su hermano Bartolomé» (edizione Aguilar, vol. I, pag. 28).

Evidentemente ci troviamo davanti a un errore, o di trascrizione da parte di Las Casas dal manoscritto di Don Fernando, o di errore di stampa da parte degli editori del religioso e storico spagnuolo. Infatti, «Terra-Rubia» non è nè spagnuolo nè latino. Non è spagnuolo perchè avrebbe dovuto dire **«tierra»** e perchè «tierra-Rubia» significa terra... **bionda,** o... **color d'oro;** non è latino perchè in latino rosso è **«rubrus, rubra».** «Terra Rubia» non significa un bel niente.

L'antica firma di Colombo era dunque **de Terra Rubra, di Terra Rossa,** e non altra.

Dal Las Casas, l'erroneo «Terra Rubia» è stato preso da varii studiosi i quali se lo sono passato l'un l'altro, senza curarsi di esaminarlo filologicamente o di indagare storicamente sulla sua origine, che, come abbiamo visto, si trova nel libro di D. Fernando Colombo.

In quanto poi al fenomeno linguistico per cui dall'italiano **Rovio** si sia potuto giungere allo spagnuolo **Rubia,** non credo che nessun glottologo possa accettare le deduzioni del Pometta.

Interessante, senza dubbio, è il richiamo ai Colombara di Ligornetto, padroni di navi cadute in mano dei Barbareschi, ed ai negrieri ticinesi, e sarebbe desiderabile la pubblicazione della documentazione che li riguarda, ma a me pare, così a lume di naso, che si tratti non di navigatori, e tanto meno di esploratori, ma di negozianti e armatori che occasionalmente trafficarono sul mare, di fenomeni sporadici, insomma, e relativamente moderni, che non possono richiamarsi a una tradizione marinaresca antica e continuativa senza il presupposto della quale non si spiegherebbe nè Colombo nè il suo viaggio grandioso.

E con questo mi pare che la questione di «Colombo oriundo ticinese» possa considerarsi definitivamente liquidata.

R. C.

FRA LIBRI E RIVISTE

«UNE GRANDE PUBLICATION TESSINOISE»: NOTIZIE SUL CANTONE TICINO, EPISTOLARIO DI ST. FRANSCINI

Così parla delle due opere Giorgio Wagnière, già ministro svizzero a Roma, nel «Journal de Genève» del 10 gennaio 1938:

«*Lorsque Stefano Franscini, né en 1796, dans un petit village du Tessin, quitta le collège de Milan où il avait achevé ses études, l'inspecteur de l'école prononça ce jugement: "Ce petit montagnard pourrait être un jour quelque chose de grand". Il le fut, en effet, et c'est avec une ferveur spéciale que nos confédérés tessinois ont célébré récemment, par de belles et unanimes manifestations, la mémoire de leur grand concitoyen, qui fut également un illustre magistrat de la Suisse, membre du premier Conseil fédéral en 1848.*

Stefano Franscini avait fondé, en 1837, une societé des "Amis de l'éducation du peuple", qui devait exercer une action considerable sur le développement du Tessin. Cette société, à l'occasion de son centenaire, a publié, par les soins de M. Antonio Galli, *ancien conseiller d'Etat, un* Etude historique et économique sur le canton du Tessin *et, en outre, un* Recueil des lettres de Franscini, *formé et annoté par M. Mario Jäggli et préécédé d'un biographie trés étendue.*

Cette étude historique est remarquable et mérite l'attention non seulement des historiens et des amis du Tessin, mais de tous ceux qui prennent intérêt à la vie publique de notre pays. C'est une oeuvre consciencieuse et complète qui embrasse toute la vie du canton : son histoire avant et après le grand mouvement de l' Helvétique, ses révolutions, ses relations avec les autres cantons et avec l'Italie, son administration cantonale et communale, le fonctionnement si particulier de ses patriziati, ses écoles, sa vie réligieuse, ses dialects, ses routes, ses travaux publics, ses industries... C'est un tableau parfait et de haut intérêt à donner en exemple à tous les Etats de la Confédération.

Quant aux lettres de Franscini, elles nous révèlent une âme d'élite dont toutes les pensées et tous les actes sont dirigés vers un but unique, le bien de son pays. Et non seulement de son canton mais de la Suisse entière, dont il a compris la grandeur morale et le rôle dans le tumulte des rivalités et de passions déchaînées dans le monde. Il sut déjouer les intrigues de l'Autriche qui régnait en Lombardie et ne cessait pas de menacer la liberté du Tessin. Tout un parti s'était formé à Milan qui excitait l'Autriche à s'emparer non seulement du Tessin, mais de la Suisse entière. On a oublié chez nous les alertes répétées de ces temps agités. L'Autriche s'irritait du grand nombre de révolutionnaires italiens réfugiés en Suisse. Franscini défendait le droit d'asile, appuyé du reste par le général Dufour. L'Assemblée fédérale eut la faiblesse de céder, sur la question des réfugiés, aux pressions autrichiennes. "C'est une grave erreur de croire - disait Franscini - que la raison d'être d'un peuple se réduise à cette formule négative d'éviter à tout prix ce qui peut déplaire à l'étranger". Du reste, l'Autriche continua ses vexations et ses menaces.

Chose singulière, c'est dans cette heure tragique où il agissait avec tant d'ardeur pour la défense du pays que Franscini, pour d'autres motifs, d'ordre intérieur, se vit abbandonné par un grand nombre de ses amis politiques, à tel point qu'il du s'adresser au canton de Schaffhouse pour se faire réélire à l'Assemblée fédérale.

Il ne se laissa pas décourager. Il continua tout droit sur la voie que sa conscience et son devoir lui imposaient. Exprit religieux das le plus noble sens du terme, il avait foi dans l'action immanente d'une raison suprême qui doit gouverner le monde et vouloir le bien.

Il est mort en pleine lutte, mais son oeuvre subsiste tendant à développer la vie intellectuelle et morale du Tessin, à le rapprocher du reste de la Suisse et à défendre l' indépendence et la dignité de la Confédération ».

GABRIELE D'ANNUNZIO

La morte del celebre scrittore rende di grande attualità il « Curriculum vitae » (Roma, Casa del Libro) compilato con molta cura, giovandosi di un materiale immenso raccolto dall' Hérelle, traduttore francese del d'A., — da Camillo Antona - Traversi, il quale è autore anche di una vita del d'A., in due volumi, pubblicata dal Vallecchi (Firenze).

« PAIDEA »
LA FORMAZIONE DELL'UOMO GRECO

Werner Jaeger presenta al pubblico un'opera poderosa di indagine storica.

Secondo lui, per quante volte ci si sia accinti a descrivere lo Stato e la società, la letteratura, la religione o la filosofia dei Greci nel loro sviluppo, sino ad oggi non pare siasi ancora tentato di esporre il processo formativo storico dell'uomo greco e la genesi spirituale della figura ideale dei Greci nella loro reciproca influenza. A tale compito l'A. non si è tuttavia dedicato per esserglisi esso presentato per accidente, ma perchè gli è sembrato dipendere da questo grande problema spirituale e storico l'intima comprensione di quella originalità educativa onde irraggia nei millenni l'influenza dei Greci.

Il primo volume comprende i fondamenti, lo sviluppo e la crisi della cultura greca nell'età dell'uomo eroico e politico, cioè nel periodo primitivo e classico dei popolo greco. Esso termina col tracollo dello Stato attico. Il secondo volume esporrà la restaurazione spirituale nel secolo di Platone, la sua battaglia per lo Stato e la cultura e l'avvento della civiltà greca a dominatrice del mondo. L'A. si riserba di decidere in qual forma inserire Roma e l'antichità cristiana nel processo culturale derivante dai Greci.

W. Jaeger si rivolge non solo ai dotti,

ma a tutti coloro che, nello sforzo dell'età presente per conservare la nostra civiltà più volte millenaria cercano oggi di riaccostarsi alla grecità. Fu certo difficile equilibrare il bisogno d'un panorama storico complessivo e la necessità ineluttabile d'una revisione approfondita del vasto argomento, mediante accurate indagini speciali in tutti i campi trattati nel libro. Lo studio dell'antichità classica doveva far sorgere ad ogni passo una moltitudine di nuovi problemi, che per dieci anni furono oggetto principale dell'insegnamento e delle ricerche dell'autore.

Werner Jaeger ha anche tratteggiato nell'Introduzione il posto della «paideia» greca nella storia. Ivi è anche detto brevemente che cosa risulti, per il nostro atteggiamento di fronte all'umanismo del passato, dalla nostra considerazione del tipo greco di formazione dell'uomo. Questo problema è oggi più vivo che mai e particolarmente discusso. La sua soluzione nell'età presente non può, certo, esser data dalla mera conoscenza storica, quale si cerca in questo libro, giacchè si tratta di noi medesimi, e non dei Greci. Ma, secondo l'A., la conoscenza approfondita del fenomeno culturale greco è fondamento indispensabile anche d'ogni odierna conoscenza e proposito educativi.

L'opera è tradotta da Luigi Emery ed è pubblicata dalla benemerita Casa editrice «La nuova Italia» di Firenze.

Di fronte ad opere di tanto valore non è possibile non esprimere ancora una volta il vecchio augurio che, non solo alcuni, ma tutti gli Stati moderni siano presto in grado di dare ai maestri e alle maestre delle scuole popolari **una preparazione pedagogica e culturale universitaria** pari, per durata ed ampiezza, a quella dei medici, dei farmacisti, degli avvocati, ecc. Sarebbe assurdo pretendere che i maestri e le maestre elementari, i quali a 18-19 anni devono interrompere gli studi per guadagnarsi la vita, possano assimilare opere simili a questa di W. Jaeger. In altri termini: compiere **studi pedagogici universitari** è un diritto dei maestri e delle maestre della civiltà contemporanea. Alcuni Cantoni svizzeri, la Germania e altri Stati hanno additato da tempo la via maestra.

Chi desideri più ampi ragguagli sulla **preparazione pedagogica universitaria** dei maestri e delle maestre elementari consulti gli «Annuari» pubblicati finora dal «Bureau international d'éducation» di Ginevra e la sua monografia sulla preparazione professionale dei maestri (1935).

Il diritto e il dovere degli allievi maestri di frequentare (due, o tre, o quattro anni) **corsi pedagogici universitari, dopo i 18 anni,** ossia dopo aver compiuto studi pari a quelli del liceo, è sancito negli Stati seguenti: Germania, Austria, Bulgaria, Danimarca (4 anni), Danzica, Egitto, Estonia, Stati Uniti (anche 4-5 anni), Grecia, Irak, Polonia, Cantoni di Ginevra (3 anni) e di Basilea (1 anno e mezzo), Sud Africa, Russia.

Il diritto dei maestri e delle maestre a una **preparazione pedagogica universitaria** non farà che guadagnare terreno, per fortuna degli stessi maestri e maestre. Non per nulla per tale diritto molto battagliarono le società magistrali, in Germania, per esempio, e altrove. Quanti operai sanno il mestiere a 18-19 anni? Perchè mai, nel loro stesso comune, il maestro e la maestra devono trovarsi in condizioni di netta inferiorità di fronte al parroco, al medico, al dentista, al farmacista, al veterinario, al notaio?

La democrazia e l'educazione pubblica sono purtroppo ancora bambine...

A quando, in Svizzera, anche per ragioni politiche di alta importanza, la Facoltà universitaria federale di magistero (4 lingue e 4 anni)? Perchè la Svizzera, fatte alcune lodevoli eccezioni, si è lasciata superare, nella **preparazione pedagogica universitaria dei maestri e delle maestre,** dagli Stati sopra enumerati?

Come ammonisce il Lutz, nel suo recentissimo volume: la democrazia svizzera deve pensare all'avvenire e guardare innanzi e non soltanto indietro, al suo glorioso passato.

NUOVE PUBBLICAZIONI

«Umili cose», poesie di Felice Menghini; — «Genzianelle», novelle di Annina Volonterio (Bellinzona, Ist. Ed. Tic., 1938).

«Un Suisse ne reconnaît plus son pays», di P. T. Lux - Franche, parole di un patriota svizzero vissuto a lungo in Austria, sulla crisi elvetica e mondiale (Genève, Impr. Chavannes, pp. 284).

«Nos Lacustres mysthérieux», — nuovo pregevole fascicolo (quarto) delle «Anciennités morgiennes» dell'egregio prof. Emilio Küpfer, al quale molto saranno riconoscenti i cittadini e gli studenti di Morges. Avesse ogni circolo del nostro Cantone studi di storia locale simili a quelli che ha scritto il prof. K. per la sua Morges! Anche in questo caso contiamo sul gagliardo aiuto dei futuri laureati in pedagogia delle Facoltà di magistero.

«Histoire de Belgique par la méthode active et concrète», par R. J. et E.

Hébette. — Due testi (grado medio e grado sup.) per le scuole elem. del Belgio. Illustratissimi. Non manchino di esaminarli gli amici dei nuovi programmi ticinesi. (Ed. Wesmael - Charlier, Namur, 1937).

« In memoria di Giuseppe Sergi » (Roma, Soc. di antropologia). — Affettuose e degne commemorazioni dell'ill. antropologo, morto il 17 ott. 1936, a 96 anni.

« Musica e popolo », nuovo bollettino mensile, diretto dal prof. A. Ghilardi (Locarno).

« Scuola Cant. Sup. di Commercio » — Rendiconto 1935 - 1937 (Ed. Grassi).

« Rivista storica ticinese » (Ed. Grassi).

DALLE ALPI LEPONTINE AL CENERI

Note di geo-mineralogia: è il sottotitolo di un libro che il mineralogista ticinese Carlo Taddei pubblica di questi giorni, nelle edizioni dell'Istituto Editoriale.

« Era stata per lunghi anni mia intenzione — scrive l'Autore nella sua prefazione al libro — di portare in pubblico il risultato di oltre un trentennio di ricercre assidue e metodiche ».

L'intenzione è oggi realtà per l'appoggio cordiale che all'Autore han dato il dr. Paolo Niggli, già Rettore della Scuola politecnica federale, ed uno dei più illustri mineralogisti europei; il dr. Niggli, sollecitato al riguardo dall'egregio suo collega, prof. Zoppi, ha voluto anzi onorare l'opera del Taddei di una sua personale presentazione che conferma la grande importanza del lavoro.

Questo appoggio autorevole ha recato anche quello della Commissione geotecnica della Società Svizzera degli investigatori della natura e della Società mineralogica e petrografica svizzera, che hanno facilitato la illustrazione tecnica del libro.

La terra ticinese non è soltanto un gioiello fra i paesaggi pittoreschi della nostra patria; essa ci offre anche una abbondanza di fenomeni che interessano tanto storici, filologi e biologi, quanto ingegneri, geologi e mineralogisti — così scrive il dr. Niggli nella sua presentazione che conclude con sinceri complimenti per il Taddei « semplice lavoratore che, ripieno d'entusiasmo e animato di ardente zelo, ha percorso la sua piccola patria in lungo e in largo, acquistando cognizioni sorprendenti nel campo della mineralogia e della flora. Carlo Taddei ha ritrovato molti giacimenti ormai dimenticati, ha scoperto parecchie località nuove, e le ha descritte con molta accuratezza. Grazie a lui il Politecnico Federale può oggi esporre una collezione speciale di minerali ticinesi: essi sono il frutto e il dono delle sue ricerche indefesse a favore della scienza e della patria.

Noi ci rallegriamo che egli stesso descriva in queste pagine le sue escursioni e le sue scoperte nella singolarità di una forma così caratteristica che però sempre rivela alta serietà e grande amore alla terra nativa. Questo è il libro d'un amico della natura e, più ancora di un conoscitore: un libro patriottico nel miglior senso della parola. Noi siamo specialmente orgogliosi che in esso si parli con amore e competenza dei bei cristalli che giacciono nascosti nelle fessure delle rocce ed ancor più sovente in pareti ripide e difficilmente accessibili. La loro forma ed il loro splendore, armonia e simbolo di leggi ben definite, hanno attirato l'amico instancabile; questi, insieme col naturalista, rivolge loro uno sguardo pieno di nobile compiacenza ».

Il prezzo del bel volume, riccamente illustrato, che reca anche itinerari ed orari di salita alle nostre maggiori cime ed un indice di tutti i minerali che vi si possono trovare, è di soli fr. 3.—.

L'EDUCATION DU PATRIOTISME

(x) Nell'epoca tormentata in cui viviamo, devono essere presi in considerazione due fatti: l'entusiasmo patriottico, in apparenza unanime, della gioventù nei paesi assolutisti e la diffusione, da noi, di dottrine internazionaliste. Se si tien conto che, in molti ambienti, il patriottismo svizzero ha perduto il suo idealismo, nessuno si stupirà se l'educazione patriottica diventa, da noi, un tema di discussione e fors'anche un problema.

Preoccupato da questo importante problema, Giorgio Chevallaz, direttore della Normale di Losanna, pubblica in un volumetto le sue riflessioni su alcuni aspetti del problema. (Ed. Payot, Losanna).

Egli esamina brevemente la formazione del cittadino nei paesi totalitari e dimostra che il patriottismo è una fede e che perciò deve essere idealista. Esamina poi, alla luce della sua esperienza, i rapporti tra il patriottismo e la politica, tra il patriottismo e la cultura fisica, il compito della scuola nell'educazione del patriottismo, toccando anche la questione dei rapporti tra il patriottismo e la chiesa.

Questo volumetto presenta molti fatti ancor poco conosciuti e idee che forniscono materia alla riflessione. Renderà

buoni servizi ai genitori ed agli educatori.

Non dimenticare il forte volume del Lutz (v. Nuove pubbl.).

Da noi: a che punto siamo con la mozione Mazza?

LA VIE DES CHAMPS

I brani e le incisioni raccolte dai compilatori di questa antologia, Forsant e Dudouit, sono opera di scrittori e d'artisti di valore, i quali, avendo osservato a lungo e profondamente amato la campagna e i campagnuoli, saranno la guida degli allievi delle scuole rurali superiori, di fronte agli spettacoli che la natura offre giornalmente. Si può essere certi che, dopo ogni lettura, gli allievi osserveranno con occhi più acuti le cose e i fenomeni della natura. E vedranno che sono tutte cose belle, più belle di quanto non se lo immaginassero, così belle che non v'è nulla che le valga, chi sappia osservarle e comprenderle.

Gli autori vogliono che gli allievi possano godere pienamente la vita rurale e che più tardi i campi parlino alla loro mente e al loro cuore.

Questa bella antologia farà comprendere che, anche in campagna, per ben riuscire non bisogna essere nè meno istruiti nè meno «moderni» che altrove. Alcune «causeries» di persona competente servono ad iniziare gli allievi alle grandi questioni agricole del momento; esse fanno constatare la profonda trasformazione del lavoro rurale nell'ultimo cinquantennio, trasformazione che ha particolarmente elevato la condizione del contadino. Tanto che questo non è più lo schiavo della terra, ma il padrone che la domina in proporzione del suo sapere, della sua intelligenza e della sua attività. Gli allievi verranno così a conoscere che in molti villaggi, le recenti invenzioni, hanno già reso l'esistenza più gaia e interessante e preparano al contadino una vita migliore. Scopo dei compilatori è di far meglio conoscere ed amare dagli allievi campagnoli quell'angolo di terra in cui, fra i loro cari, vivono una vita semplice e dolce — sogno di tanta gente — e di mostrar loro l'interesse e il fascino della professione libera e sana del contadino.

Le letture sono, con sano criterio didattico, raggruppate secondo il ritmo delle stagioni: Autunno, inverno, primavera, estate. Utilissime le notizie bibliografiche poste in fondo al volume, — che moltissimo interesserà i fautori ticinesi dell'alleanza fra Scuola, Terra e Lavoro. Rivolgersi alla Libreria Larousse, Parigi (pp. 272).

NUOVO METODO D'INSEGNAMENTO PER LE SCUOLE ELEMENTARI

Così lo giudica Chiara Cardona:

«Al vivo amore per l'infanzia, al sentito desiderio di trasformare la scuola in un luogo di gioia, all'intelligente ed oculata esperienza di lunghi anni vissuti a contatto dei fanciulli, anni corroborati da studio indefesso e continuo, da pazienti ricerche, si deve la bella e interessante pubblicazione sul «Nuovo metodo d'insegnamento» di Argia Pucci. Firenze La Nuova Italia, 1936, L. 14.

Il bambino, per essere convenientemente educato, deve trovarsi a suo agio nella scuola la quale deve rispettare i bisogni di questo essere nuovo alla vita, avido di conoscere e di sperimentare per proprio conto.

Una delle più grandi aspirazioni del bambino, e perciò suo bisogno preponderante, è il giuoco; e la Pucci, ispirandosi ai metodi del Fröebel, dell'Agazzi, della Montessori, prendendo da ognuno di essi quello che ha ritenuto essenziale e migliore, aggiungendovi molti suoi elementi personali innovatori, è felicemente riuscita a formare un metodo nuovo, vivo, organico, la cui base è il giuoco. Questa attività creatrice sapientemente suscitata, guidata, scelta, vigilata dall'insegnante, si trasforma, volta a volta, nei più disparati e attraenti lavori destinati a suscitare l'interesse nelle varie materie d'insegnamento tutte logicamente coordinate.

Il bambino giuoca, giuocando pensa, osserva, ordina, collega, riflette, lavora e, lavorando e divertendosi, impara con sua grande soddisfazione. Lietamente tutto impara senza sciupio di sforzi e con guadagno di tempo. Le difficoltà del leggere e dello scrivere, ad esempio, sono tutte superate in tre o quattro mesi al massimo.

Tale metodo, a volte individuale, a volte collettivo per impedire la tendenza al meccanismo, sviluppa l'osservazione e la riflessione dello scolaro su quanto circonda la sua vita e, in special modo, su piante e animali per cui tanto simpatizza il bimbo e anche ciò con un lavoro ordinato e divertente che predispone ad un vero e proprio indirizzo scientifico di botanica e zoologia».

Pure il libro di Argia Pucci prova che per conoscere a fondo anche i problemi della prima elementare **la cultura pedagogica universitaria dei maestri e delle maestre** è grandemente giovevole.

Più si scende nella scala scolastica e più aumentano certe difficoltà.

POSTA

I.

P. R. MESOLCINA. — *Trasmesso subito la sua lettera al sig. Felice Gambazzi, il quale le ha già risposto. Riceverà direttamente da lui le barbatelle Gaillard, Baco, Seibel.*

II.

DOCENTI DISOCCUPATI

X. Mª DISOCCUPATA. — 1. *Ci pare di aver già detto esplicitamente che la soluzione peggiore è:* RIMANERE INERTE NEL PROPRIO VILLAGGIO *ad aspettare che la manna cada dal cielo. A vent'anni, nel villaggio, c'è poco o nulla da guadagnare.*

2. *Veda di farsi accettare in un* NIDO D'INFANZIA. *Prezioso un diploma d'infermiera per bambini. Chiunque preferirebbe cento volte, in un concorso, una maestra in possesso anche del diploma d'infermiera per bambini, a una professoressa imbottita di pedagogia astratta e di scienza astratta e inetta di fronte alle sue allieve (e più tardi di fronte ai suoi figliuoli) gracili o ammalate. I bambini e i fanciulli bisogna vederli col cannocchiale non capovolto. Gli studi astratti invece capovolgono il cannocchiale!*

3. *Oppure faccia pratica in un buon* ASILO INFANTILE, *collaborando intelligentemente, — nell'aula, in cucina, in refettorio, durante la ricreazione, — con la maestra e studiando la pedagogia delle Case dei bambini, degli Asili Agazzi, ecc. Prezioso tirocinio pure questo. Una maestra che conosca a fondo la vita e la pedagogia degli Asili è di molto superiore alle colleghe che nulla sanno degli istituti prescolastici. Cattivo indizio se una giovane maestra sdegna la vita degli Asili infantili. Pessimo se sdegnasse i bambini di 3-6 anni.*

4. *Oppure faccia pratica, — occupandosi di tutto, prendendo appunti e studiando didattica moderna — in una buona* SCUOLA ELEMENTARE. *Gli studi magistrali sono di breve durata. A 18-19 anni si è molto giovani e inesperti. Nel Regno oggi domandano* DUE ANNI DI PRATICA *dopo la Scuola magistrale. Credere, subito dopo usciti dalla Normale, di essere docenti esperti e capaci di dirigere, con sicurezza, tutte le classi elementari e del grado superiore, dalla prima alla quinta e all'ottava, sarebbe dar prova di una «innocenza» imperdonabile. Non pochi Stati esigono dai maestri elementari studi pedagogici universitari. Gli altri Stati seguiranno.*

5. *Molto consigliabile la frequenza di un corso di* LAVORI MANUALI, *(estate) o di* ECONOMIA DOMESTICA, *o di* ORTICOLTURA, *o di* CUCITO E TAGLIO, *o per* FILATRICI. *Ottimo segno, se una giovane maestra stima ed onora coi fatti occupazioni di tal natura.*

6. *Oppure si specializzi in* ALTRI RAMI DELL'INSEGNAMENTO. *Si procuri l'«Educatore» di febbraio 1932: vi troverà 28 colonne di consigli ai docenti disoccupati.*

7. *E si prepari agli* ESAMI DI SCUOLA MAGGIORE. *Una signorina intelligente e volonterosa, in possesso di tre patenti — asilo, elementare e maggiore — e dotata di spirito pratico non può essere che un'eccellente educatrice: ogni comune sarà felice di nominarla.*

8. *Oppure, se appena può, frequenti la* FACOLTA' DI MAGISTERO *di Roma per ottenere la laurea in pedagogia e in critica didattica. Dato il forte, e sempre crescente, numero di medici, di ingegneri, di farmacisti, di avvocati, ecc. e la piccolezza del Cantone, fra non molti anni i posti di maestro e di maestra di scuola maggiore saranno ambiti dai laureati e dalle laureate in pedagogia. I tempi si fanno duri.*

9. *Tutto quanto precede vale, beninteso, per le docenti disoccupate in possesso di un diploma di maestra molto buono o, in complesso, buono. Se, invece, il diploma fosse molto debole (ce n'è in giro), non sapremmo che consigli efficaci dare.*

III.

INSEGNAMENTO DELLA GINNASTICA

F. C. T. — *Rispondiamo alla sua gent.:*

a) *Il diploma di maestro di ginnastica rilasciato dall'Università di Basilea dà diritto all'iscrizione al Politecnico federale di Zurigo per ottenere il diploma di maestro di ginnastica e di sport per le Scuole superiori, purchè si possegga il diploma di docente*

secondario. Nel nostro scritto di gennaio ciò è detto esplicitamente.

b) *Si; nelle scuole ticinesi c'è posto per cinque maestri di ginnastica. Nel nostro àmbito luganese, i maestri di ginnastica, già da tempo, sono saliti, dietro nostra iniziativa, da uno a due; ora sta maturando la nomina di un terzo maestro, perchè possano essere aumentate le ore di ginnastica: ciò oltre la ginnastica correttiva che quì è curata molto bene dal sig. F. Gambazzi, e oltre una nuova e speciale palestra comunale da costruire per le società ginnastiche e sportive e affinchè le quattro attuali palestre siano riservate esclusivamente alle scuole del Comune.*

I cinque nuovi maestri dovrebbero venire da Basilea o dal Politecnico. Fortunato chi arriva prima: il Ticino è paese piccolo e povero, la ressa in tutti i campi si fa sempre più forte: un ufficio come quello di maestro di ginnastica merita di essere apprezzato dalla gioventù magistrale e dalle famiglie. Lo Stato dovrebbe pensare per tempo all'entrata in funzione dei nuovi maestri e contribuire a prepararli.

In quanto a noi siamo sempre stati favorevoli alla LEZIONE QUOTIDIANA *di ginnastica. Ricordiamo di esserci espressi nettamente in tal senso più volte: nel 1917, per es., in occasione del cinquantenario della Società ginnastica di Chiasso, nel 1921, in una nota apposta a un articolo del benemerito prof. Luigi Guinand e in parecchie altre circostanze.*

c) *Eccole i dati delle quattro palestre luganesi: Centrali maschili, metri 29,40 × 9; Centrali femminili, m. 15,35 × 9,90; Molino Nuovo, m. 18,20 × 9; Besso m. 18 × 6.*

d) *Il libro in parola «L'éducation physique moderne à l'école» di Racine-Godier-Leroy (Parigi, Ed. Nathan, 1937), sta esaminandolo il prof. Felice Gambazzi. Il Racine s'ispira alle concezioni del Demeny.*

IV.

A PARIGI

PARTECIP. — *Si procuri: «Paris» di Luigi Gillet, accademico di Francia (Ed. Flammarion, 1938): centoventotto pagine che si leggono di un fiato, ricche di illustrazioni;*

«Airs et manières de Paris» (Editore Grasset), pregevole antologia sulla vita parigina degli ultimi cento anni.

Infine, una buona notizia: «L'Illustration» di Pasqua sarà tutta dedicata alla Capitale della Francia.

In occasione del congresso internazionale dell'insegnamento elementare e dell'educazione popolare, svoltosi a Parigi dal 23 al 31 luglio 1937, il Sindacato nazionale dei maestri e delle maestre francesi (Rue de l'Université, 94) pubblicò un accurato volumetto «L'école publique française». Gioverà ai partecipanti alla gita. (pp. 256).

Fra alcuni anni un bell'aiuto all'organizzazione di gite magistrali in Svizzera e fuori daranno senza dubbio i laureati in pedagogia e in critica didattica delle Facoltà universitarie di magistero. Se i maestri e le maestre ticinesi avessero potuto fruire, almeno dal 1874 in poi, di una Facoltà universitaria federale di magistero (4 anni), il contatto con la vita scolastica e civile dei Cantoni svizzeri e degli Stati circonvicini non sarebbe mai mancato.

Alle Democrazie

... A l'heure actuelle, si nous n'y prenons garde, nous serons dépassés sur tous les terrains.

Pourquoi ?

Justement parce que nous ne sommes nullement prêts à sacrifier aucune joie, aucun divertissement, aucune des petites habitudes qui nous sont chères.

Tout au rebours, nous ne pensons qu'à nous procurer de nouvelles joies et des divertissements supplémentaires.

Or, dans le monde présent, où l'on voit une immense compétition des peuples, qui serait assez fou pour prétendre que nous remporterons un avantage par la facilité, la paresse et l'abandon ?...

Comme il serait agréable de nous bercer aux chansons démagogiques, et d'oublier la nécessité du travail et la vertu de l'effort !

Comme il serait doux de penser que l'argent nous viendra tout seul dans le repos et le loisir !

Combien il serait commode de trouver force et fortune et succès par l'inaction et grâce à l'indiscipline !

(7 marzo 1938).

LOUIS LATZARUS.

Necrologio sociale

COSTANTINO MANZONI

Nella grave età di 87 anni, è spirato, or fa più di un mese, Costantino Manzoni, già deputato al Gran Consiglio. Nato da Alessandro Manzoni, che nel 1873 aveva creato ad Arogno una fabbrica d'orologi, collaborò col padre e col fratello nell'azienda, che in pochi anni assurse ad un grado di grande floridezza. Fratello dello scrittore e filosofo Romeo Manzoni, prese parte alle lotte politiche del paese, appartenne per alcune legislature al Gran Consiglio ed occupò anche le cariche di Sindaco del comune e di giudice di pace. La Camera di orologeria svizzera lo nominò suo rappresentante nel Cantone Ticino. Con Costantino Manzoni scompare un perfetto gentiluomo, un cittadino integerrimo, un fervente progressista, un industriale intraprendente. Le funebri onoranze si sono svolte con grande concorso di popolo e di rappresentanze ad Arogno. Era nostro socio dal 1917.

Avv. ARTURO WEISSENBACH

Colpito da male fulmineo, è trapassato il 4 febbraio, a soli 53 anni. Da circa un quarto di secolo era giudice istruttore per la giurisdizione sottocenerina. Era nato a Lugano, da padre oriundo di Argovia e da madre del casato degli Enderlin. Avendo frequentato tutte le scuole — dalle elementari al Liceo — nel Cantone, era ticinese per mentalità e cultura. Dopo aver compiuto con onore i corsi ginnasiali e liceali a Lugano, aveva studiato nelle Università di Berna e di Vienna. Tornato nel Cantone, aveva esercitato, per alcuni anni, l'avvocatura, poi, aderendo alle sollecitazioni di amici, e obbedendo un po' anche al suo temperamento, aveva, nel 1914, accettato l'ufficio di giudice istruttore. Arturo Weissenbach fu un ottimo magistrato penale. Uomo di poche parole, riservato nei giudizi, coscienzioso e retto, aveva una vita interiore fervidissima. Anima d'artista, era prosatore e verseggiatore, conoscitore ed esecutore di musica e abile disegnatore. Il Weissenbach aveva fatto una ottima carriera militare: prima in qualità di ufficiale di fanteria, incorporato nel Batt. 96, poi di ufficiale della giustizia militare, nella quale fu segretario di Tribunale, poi uditore, e dal 1931 Gran Giudice di divisione e tenente colonnello. Socio fondatore del locale Circolo degli Ufficiali, fu direttore, per molti anni, della «Rivista militare ticinese». Copriva, da anni, oltre le cariche alle quali abbiamo accennato, quella di giudice istruttore federale per la lingua italiana. In tale qualità egli venne incaricato di importanti inchieste, tra le quali quella dell'«Adula». I suoi funerali riuscirono imponentissimi. Sulla Sua tomba furono pronunciati eccellenti discorsi. Nella nostra Società era entrato nel 1926.

Amico

* * *

Arturo Weissenbach: una delle care persone incontrate sul sentiero della vita. Eravamo coetanei: e i nostri due figliuoli sedettero sui banchi della medesima scuola, dalla prima elementare al liceo. Quando, nel 1925, quasi improvvisamente morì il loro maestro Cristoforo Negri, pensai subito a Lui, anima sensibile e penna forbita, per una pagina sul compianto educatore, cui molto stimava. Accettò immediatamente: il Suo scritto lo si può leggere nel volumetto «Il maestro esploratore».

Il Weissenbach, intimo del Suo compagno di scuola Fulvio Manzoni, — decesso nel 1913, in giovanissima età, — aveva pronta, per la pubblicazione nell'«Educatore», la tragedia «Ifigenia in Tauride», dal Manzoni tradotta in versi italiani, che Lui aveva qua e là riveduti con gusto e acume. Ci aveva consegnato le lettere del filosofo Charles Renouvier a Romeo Manzoni: sono uscite alcuni anni fa nella rivista «Sophia», a cura del prof. Carlo Sganzini.

Ogni tanto c'incontravamo, recandoci ai nostri uffici. Anche l'ultima mattina che vi si recò: un saluto, un sorriso e via... verso l'eternità.

Un fiore sulla Sua tomba; fervide condoglianze ai congiunti.

FILIPPO REINA

Il 6 febbraio, con grande concorso di popolazione, hanno avuto luogo i funerali del compianto ex sindaco di Agno Filippo Reina. Era nato ad Agno nel 1857. Aveva studiato alla Metodica e poi era stato, per qualche tempo, allievo dell'Accademia di Neuchâtel. Emigrato, in seguito, in Argentina, aveva esercitato, con successo, il commercio, e si era fatto una cospicua posizione. Rimpatriato in età ancor valida, aveva dato un considerevole contributo specie nell'amministrazione del Comune. Aveva coperto, per oltre 15 anni, la carica di sindaco, e si era segnalato come promotore delle Ferrovie luganesi di cui fino dalla costituzione della società, e in seguito fino alla morte, era stato Consigliere di amministrazione, e inoltre per l'appoggio, sempre generoso, dato

a parecchi sodalizi ed istituzioni di interesse pubblico, quali l'Asilo, le scuole e la filarmonica. In morte il compianto cittadino lasciò generosi legati al Comune e ad alcuni istituti di beneficenza. Al cimitero hanno pronunziato discorsi il signor Cornelio Trainoni per il partito liberale radicale, il consigliere prof. A. Galli per il Consiglio di amministrazione delle Ferrovie luganesi, e il geom. P. Boschetti, sindaco di Agno, in rappresentanza del Municipio. Apparteneva alla Demopedeutica dal 1904.

GIULIO BAZZI

Era nostro socio dal 1888 : cinquant'anni. Tanta fedeltà da parte di uomini della tempra morale di Giulio Bazzi onora altamente la Demopedeutica. Solenni onoranze funebri rese la Leventina al preclaro cittadino. Siamo lieti di dare quasi integralmente il bel discorso dell'egregio docente G. Magginetti, presidente della Società Agricola del VII Circondario :

« ... E' giusto che le benemerenze di quest'uomo, come cittadino e come magistrato e, in ispecie, come agricoltore, sieno ricordate in questa luttuosa circostanza che ha qui raccolto un così imponente e significativo concorso di popolo. Il suo era uno di quei caratteri adamantini, rispecchiante una rettitudine di giudizio che non è più così facile trovare ai nostri giorni. Nell'adempimento del suo dovere non ammetteva titubanza veruna, eccezione di sorta. D'ingegno elevato, di coltura multiforme, il suo conversare rivelava l'uomo che, oltre alle cognizioni apprese nelle scuole frequentate, molto aveva avvantaggiato dall'esperienza di una vita tutta dedita al lavoro, alla cosa pubblica, a profitto della famiglia e della comunità.

Figlio dell'indimenticabile **prof. Graziano Bazzi,** che un solco così profondo di benemerenze lasciò come insegnante nelle scuole secondarie della sua Valle, dotato di una intelligenza perspicace, avrebbe potuto, con tutta facilità, procurarsi un diploma che lo abilitasse a una elevata professione. Egli invece, seguendo la sua naturale inclinazione, si adattò alla vita rude dell'agricoltore. E agricoltore nel vero senso della parola fu per tutta la sua vita. Anche quando, per brevi anni, occupò il posto di Commissario governativo e quale impiegato della Motor Soc. Elettrica, sempre dedicò i ritagli di tempo ai suoi vigneti, ai suoi campi, al suo bestiame. Quante volte, di ritorno da Bodio, raggiungeva il suo domicilio per la scorciatoia della Biaschina e di Piantondo, non certo per abbreviare la strada verso casa, ma per poter impiegare qualche ritaglio di tempo nella sua vigna, fiero di poter mostrare agli amici le viti vigorose e i tralci carichi di lussureggianti grappoli. Ed ora la tua vigna, i campi, i prati, le cui piccole e sparse parcelle tu hai contribuito, con la tua opera tenace a rendere raggruppate e accessibili per mezzo di comode strade, non ti vedranno più, premuroso, nei filari o sotto alle pergole, intento ai più svariati lavori. Però il tuo esempio resterà nella memoria dei figli, dei nipoti, delle future generazioni, e questa memoria sarà di incitamento.

Al suo amore, al suo attaccamento per l'agricoltura, univa l'interessamento per le associazioni di carattere agricolo. Da oltre quarant'anni faceva parte del Comitato della Società agricola Circondariale. Sempre assiduo ad ogni riunione, anche quando l'intervento richiedeva gravi sacrifici, sempre portò nelle discussioni il contributo della sua esperienza e del suo sapere, per il buon andamento del Sodalizio. Fu nell'ultima assemblea sociale, tenuta, per suo espresso desiderio, in questo suo **Anzonico,** che Egli diede, con commosse espressioni, l'addio al Comitato e alla Società. Tutti i presenti rimasero commossi, e non valsero le nostre parole, forse inadatte, a portare refrigerio nel suo animo profetizzante il suo declino e la sua dipartita dalla scena del mondo. E così fu, purtroppo . . .

Ma un gran vuoto la tua dipartita ha lasciato nella famiglia, nel tuo Comune e nel Comitato della Soc. Agricola. Il tuo Spirito, purificato da una vita di continuo lavoro, di sacrificio, vegli sui tuoi famigliari, faccia scendere su loro la rassegnazione cristiana, e sia di incitamento a tutti noi perchè l'esempio tuo ci sia ognor presente e sia nostra guida nella vita ».

GIUSEPPE GIOANELLI

E' trapassato, a 83 anni, a Brissago, dopo una vita di lavoro. Era nostro socio dal 1890. Scompare con Lui uno degli ultimi rappresentanti del periodo d'oro della vita brissaghese, del tempo dei Bazzi, del Petrolini, dei Pedroli, dei Zanoli. Fervente patriota, fu capitano dell'esercito e nella vita civile sindaco di Brissago, deputato al Gran Consiglio. Tenne per lustri la carica di presidente della Società di Tiro, del Consiglio Parrocchiale, dell'Amministrazione Patriziale, dell'Asilo infantile, della S. A. Acqua Potabile. Fu uomo colto, molto benvoluto.

Svizzera e libertà

... La Svizzera sarà sempre la Svizzera umana e libera, una e diversa, con perfetta coscienza della propria missione particolare. Continuerà ad essere la Svizzera vivente. Madre dei fiumi, sì, e custode dei colli, ma molto, molto più di questo: terra d'unità profonda per le radici comuni del suo suolo alpino, popolo e nazione di favelle diverse, ma in comunione per le vette con quel culto e quell'amore della libertà che sono il privilegio divino e la gloria dell'uomo. Qui sta il miracolo svizzero e rappresenta uno dei più alti fenomeni della storia. L'uomo delle Alpi, — homo alpinus helveticus, — poeta e scrittore o semplice portiere d'albergo, è rivestito d'una medesima dignità sovrana e ha il diritto di portarla come il manto di un principe quando riunisca in sè il fervore del patriotta e la volontà di essere buon cittadino del mondo.

GIUSEPPE MOTTA

Scuole secondarie e Scuole elementari

... Il fatto che, a undici anni, dopo la quinta classe, una parte dei fanciulli entra nelle scuole medie non deve portarci a snaturare le scuole elementari.

Le scuole elementari sono fine a sè stesse: non devono punto essere sacrificate alle scuole medie.

Da sei a undici anni, i fanciulli delle elementari devono imparare ciò che fanciulli di sei-undici anni possono imparare, data l'età, il loro sviluppo fisico e psichico e l'ambiente naturale e sociale: null'altro.

E' evidente che, facendo ciò, la scuola elementare prepara nel miglior modo i suoi allievi anche a frequentare con profitto le scuole medie bene organizzate.

Dico: le scuole medie bene organizzate, perchè certi signori professori di scuole medie opererebbero più rettamente se, prima di criticare l'opera dei maestri elementari, facessero un esame di coscienza e se riformassero i loro arcaici procedimenti pedagogici e didattici ...

«Medice, cura te ipsum!».

Non solo!

Le scuole medie devono essere, in tutto, di esempio alle scuole elementari. Tale il loro stretto dovere. La luce deve venire dall'alto.

Cl. D'Amico

Iliade

... Aiace personifica piuttosto l'azione, Odisseo la parola. In Achille soltanto, entrambe, sono riunite: egli attua la vera armonia tra il più alto vigore di pensiero e d'azione ... (pag. 63).

Werner Jaeger
(Paidea)

Cireneo

... E tutti i miracoli, a sentire certi tangheri, dovrebbe farli l'ispettore scolastico, questo cireneo della scuola popolare. Chi dovrebbe rimediare all'insufficienza delle scuole normali, all'immaturità fisica e professionale di molti giovani maestri e di molte giovani maestre, all'insipienza e alla mala volontà di governi e di parlamenti, all'inadeguato finanziamento della scuola popolare (dagli stipendi agli edifici alla suppellettile e alle istituzioni parascolastiche), alle lacune delle leggi e dei regolamenti, dei programmi e dei libri di testo, alle magagne dell'ambiente familiare e sociale?

L'ispettore, sempre l'ispettore.

Quante stolte pretese, quanta rozza incoscienza!

(1917) **Francesco Ravelli**

Il Leone britannico

(Dopo la morte dell'Austria)

... Leone (lasso) or non è, ch'io lo veo
Tratto l'unghie e li denti e lo valore ...

(1260) **Guittone d'Arezzo**

* * *

... Le temps est loin où l'Angleterre pouvait régenter le continent et revendiquer la maîtrise de la mer ... Voilà où on est arrivé pour avoir voulu saboter la victoire commune de peur que la France en profite trop; car c'est là la cause initiale, réelle, de tout ce qui arrive, et de la terrible menace suspendue sur les démocraties.

(1938) **John Froc**

Fermenti

Per gli studi pedagogici universitari

Da un articolo di Luigi Volpicelli (6 febbraio 1938) condirettore della rivista « I diritti della scuola »:

... « *La risoluzione della pedagogia a filosofia o la si intende come potenziamento della filosofia nella concretezza della pedagogia (critica didattica ed esperienza educativa) o si ha la vana inflazione teoretica. Proprio quando la pedagogia è stata ricondotta alla filosofia, incomincia, insomma, la ricerca pedagogica. L'opera di Lombardo-Radice, in questo senso, è esemplare.*

Ma non è di ciò che vogliamo discorrere, ora.

Ci preme parlare di quanto potrebbesi definire il progetto Lombardo-Radice per la riforma dell'Istituto magistrale. Egli vuole lasciare questo istituto così com'è, con basi essenzialmente umanistiche. E AGGIUNGERE UN BIENNIO DI PRATICA EDUCATIVA PER COLORO CHE INTENDONO DI DEDICARSI ALL'INSEGNAMENTO ELEMENTARE. *Progetto pieno di fascino e tale da entusiasmare ogni innamorato della scuola. Lasciamo andare le questioni di dettaglio; che pedagogia e filosofia non possono rimanere nella dizione dei programmi come due materie distinte e che bisogna tornare alla dizione pura e semplice di pedagogia, una volta chiarito che essa e solo essa debba essere per il maestro, la filosofia. La qual cosa ci impiegna a intendere, d'altra parte, la pedagogia come problema dell'educazione e non quale precettistica.*

L'importante è di chiarire un punto.

SETTE O OTTO ANNI DI SCUOLA MEDIA SONO INSUFFICIENTI A CREARE IL MAESTRO. *Infatti, o questi sono anni di scuola professionale, e ripugna un tal pensiero alla nostra coscienza pedagogica, e avremo un uomo pieno di regole e cabale ma senza nessuna formazione spirituale, senza, cioè, la prima virtù del maestro, che è maestro perchè è tale nel mondo dello spirito; o sono dedicati allo studio umanistico e avremo allora un giovane che ha avuto appena il tempo di schiudersi al mondo della vita spirituale; al primo mancherà tutto per essere maestro; al secondo, l'approfondimento di questa vita della spirito e la consapevolezza necessaria per puntualizzare i suoi interessi nella* critica didattica.

A DICIASSETTE O DICIOTTO ANNI SI HA APPENA IL MODO DI PENSARE A SE' E NON SI PUO' ESSERE MAESTRI. *E' questa la ragione per cui o con liberi corsi o con istituti pedagogici o, infine, coi magisteri, si è cercato, senza dirlo, di dare una preparazione universitaria, o quasi, al maestro. Perchè c'è anche questo fatto:* CHE A DICIASSETTE O A DICIOTT'ANNI SI E' LONTANI DAL MONDO DELL'INFANZIA COME NON MAI. *E' noto che all'infanzia si torna: si torna dopo esserne fuggiti nell'età dell'adolescenza e della prima giovinezza col più feroce dei fastidi.*

NOI SAPPIAMO, INSOMMA, CHE IL MAESTRO HA BISOGNO DI UNA CERTA ETA' E DI UN CORSO SUPERIORE DI STUDI. *Perchè non lo diciamo?* ... ».

Jules Payot

All'ill. pedagogista che ha accettato di scrivere un articolo per i lettori dell'« Educatore », — articolo che molto incuorerà specialmente i maestri e le maestre rurali, — i più vivi ringraziamenti a nome di tutti i demopedeuti.

Prossimamente pubblicheremo sull'insigne educatore uno scritto del prof. Edo Rossi.

Si veda, nell'« Educatore » di giugno 1934, un cenno sulle opere del Payot.

Onoranze ai professori Nizzola e Ferri

Agli egregi detentori di liste di sottoscrizione si raccomanda di farle circolare fra gli ex-allievi, gli amici e i numerosi estimatori dei due benemeriti Ticinesi e di rispedirle al Comitato Onoranze, Lugano, entro il 25 marzo 1938. Fra alcuni mesi, inaugurazione del ricordo marmoreo.

I doveri dei Governi

Per le Scuole secondarie della civiltà contemporanea

La IV Conferenza internazionale dell'Istruzione pubblica, considerato:

Che in quasi tutti i paesi l'insegnamento secondario è oggetto di profonde riforme e in alcuni casi di completo riordinamento;

Che bisogna cogliere questa occasione per migliorare sempre più, tanto la cultura generale dei futuri professori delle scuole secondarie, quanto la loro preparazione professionale e pedagogica;

I.

Attira in modo speciale l'attenzione delle autorità scolastiche responsabili sull'importanza di questo problema.

II.

La Conferenza riconosce la necessità per i futuri professori secondari di una cultura scientifica molto sviluppata, che sia data dalle università e dagli istituti superiori d'insegnamento; e riconosce che questa cultura scientifica comporta necessariamente una certa specializzazione.

III.

Stima però che questa specializzazione non deve essere nè prematura, nè troppo ristretta; — che la preparazione dei futuri professori non può limitarsi alle sole materie ch'essi dovranno insegnare; — e che inoltre deve comprendere:

a) una preparazione morale e metodica inerente ai doveri dell'educatore;

b) uno studio sufficientemente sviluppato delle discipline connesse;

c) **STUDI PEDAGOGICI** dei quali essa afferma tutta l'importanza, — studî che dovranno particolarmente vertere sulla psicologia dell'adolescente e sui metodi moderni di controllo per ciò che concerne i risultati dell'insegnamento;

d) una **PREPARAZIONE PRATICA** non meno essenziale e che potrà essere compiuta, sia nelle scuole di applicazione, sia nei corsi di tirocinio metodicamente organizzati;

Esprime il voto che, nella preparazione dei futuri professori delle scuole secondarie femminili, sia tenuto gran conto della missione che le loro allieve dovranno svolgere nell'ambiente familiare, e che sia assicurato un posto — tanto nella loro formazione, quanto nei programmi per le scuole secondarie femminili, — all'economia domestica, all'igiene, alla puericoltura e all'educazione domestica.

V.

Augura che la durata degli studi sia sufficiente per permettere di conciliare le esigenze della preparazione generale con quella della **PREPARAZIONE PEDAGOGICA E PRATICA**, e che siano istituiti esami appropriati, affinchè gli studenti che non possiedono le attitudini volute siano eliminati prima di ottenere il certificato finale.

VI.

Raccomanda che nelle nomine si tenga conto, non soltanto delle conoscenze teoriche dei candidati, ma soprattutto del loro valore morale e delle loro capacità **PROFESSIONALI**.

VII.

Attira l'attenzione delle autorità scolastiche sulla necessità di facilitare ai membri del corpo insegnante già in funzione il loro perfezionamento professionale.

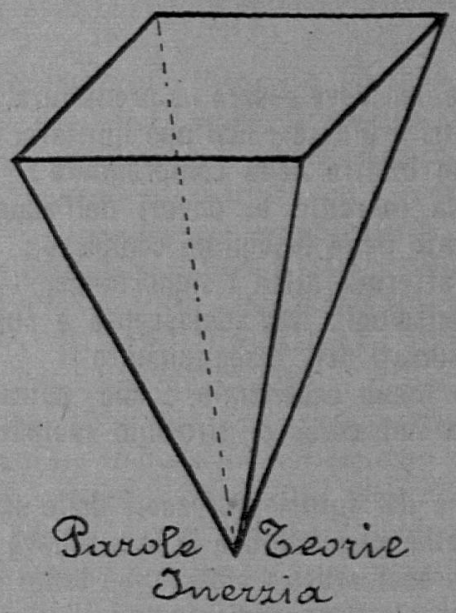
Meditare «La faillite de l'enseignement» (Ed. Alcan, 1937, pp. 256) gagliardo atto d'accusa dell'insigne educatore e pedagogista Jules Payot contro le funeste scuole astratte e nemiche delle attività manuali.

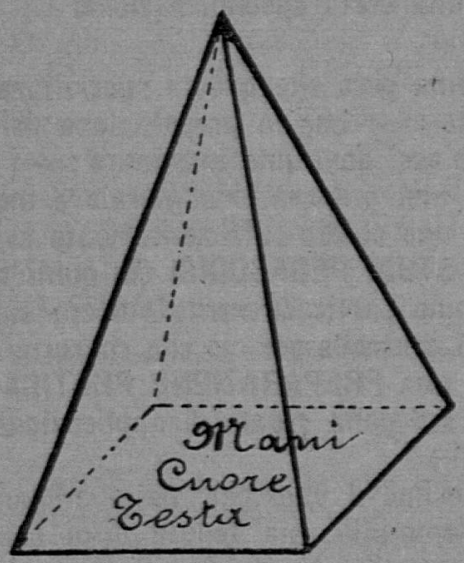
Governi, Associazioni magistrali, Pedagogisti, Famiglie e Scuole al bivio

... se la voce tua sarà molesta
Nel primo gusto, vital nutrimento
Lascerà poi, quando sarà digesta.

Dante Alighieri

« Homo loquax » o « Homo faber » ?
Degenerazione o Educazione ?





Spostati e spostate	Uomini
Chiacchieroni e inetti	Donne
Parassiti e parassite	Cittadini, lavoratori
Stupida manìa dello sport,	e risparmiatori
del cinema e della radio	Agricoltura, artigianato
Cataclismi domestici,	e famiglie fiorenti
politici e sociali	Comuni e Stati solidi

L'educazione scolastica e domestica di oggi conduce allievi e allieve alla pigrizia fisica e all'indolenza nell'operare.

(1826) FEDERICO FROEBEL

La scuola teorica e priva di attività manuali va annoverata fra le cause prossime o remote che crearono la classe degli spostati.

(1893) Prof. G. BONTEMPI, Segr. Dip. P. E.

Quos vult perdere, Deus dementat prius.

Nel corso della civiltà il pensare è fiorito su dal fare.
(1916) GIOVANNI VIDARI

L'âme aime la main. BIAGIO PASCAL

« Homo faber », « Homo sapiens » : devant l'un et l'autre, qui tendent d'ailleurs à se confondre ensemble, nous nous inclinons. Le seul qui nous soit antipatique est l'« Homo loquax », dont la pensée, quand il pense, n'est qu'une réflexion sur sa parole.
(1934) HENRI BERGSON

Il capovolgere la relazione fra attività e pensiero, il premettere nel processo educativo l'imparare all'agire, il sapere al fare fu un errore: quell'errore che ha creato la retorica, gli eroi da tavolino, i saltimbanchi della parola.
(1935) FRANCESCO BETTINI

Da manovale, da artiere ad artista: tale la via percorsa dalla pleiade gloriosa dei Maestri comacini. E però ai due titoli nobiliari della storia ticinese (Libertà comunali e Arte) possiamo e dobbiamo aggiungerne un terzo: Pedagogia e didattica dell'azione.
ERNESTO PELLONI

Scema la tua pedagogia, buffi i tuoi tentativi di organizzazione scolastica, se all'attività manuale dei fanciulli e delle fanciulle, degli studenti e delle studentesse non dai tutto il posto che le spetta. Chi libererà il mondo dall'insopportabile e nocivo « Homo loquax » e dalla « diarrhaea verborum » ?
(1936) STEFANO PONCINI

Le monde appartiendra à ceux qui armés d'une magnifique puissance de travail, seront les mieux adaptés à leur fonction.
(1936) GEORGES BERTIER

Il est indispensable pour nos enfants qu'une partie importante de la journée soit consacrée à des travaux manuels.
(1937) JULES PAYOT
(La faillite de l'enseignement)

Governanti, filosofi, pedagogisti, famiglie, professori, maestri e maestrine : che faremo di uomini e di donne che non sanno o non vogliono lavorare ? Mantenerli ? Se non siamo impazziti, educhiamo al lavoro delle mani e della mente e al risparmio : soltanto allora saremo sulla strada maestra e non su quella che conduce alla decadenza, al parassitismo, alla degenerazione.
C. SANTAGATA

Chi non vuol lavorare non mangi.
SAN PAOLO

Tit. Biblioteca N[illegible]e Svizzera
(officiale) Berna

Editrice : **Associazione Nazionale per il Mezzogiorno**

ROMA (112) - Via Monte Giordano 36

Il Maestro Esploratore

Scritti di Giuseppe Lombardo Radice, Ernesto Pelloni, Cristoforo Negri, Ebe Trenta, Avv. A. Weissenbach, C. Palli, R. De Lorenzi — e 45 illustrazioni.

2° supplemento all' "Educazione Nazionale" 1928

Lezioni all'aperto, visite e orientamento professionale con la viva collaborazione delle allieve

Scritti di A. Bonaglia, Giuseppe Lombardo Radice, E. Pelloni
62 cicli di lezioni e un'appendice

3° Supplemento all' "Educazione Nazionale" 1931

Pestalozzi e la cultura italiana

(Vol. di pp. 170, Lire 16 : presso l'Amministrazione dell' "Educatore" Fr. 4.30)

Contiene anche lo studio seguente :

Pestalozzi e gli educatori del Cantone Ticino

DI ERNESTO PELLONI

Capitolo Primo : **Da Francesco Soave a Stefano Franscini.**

I. Un giudizio di Luigi Imperatori. - II. Francesco Soave. - III. Giuseppe Bagutti. - IV. Antonio Fontana. - V. Stefano Franscini. - VI. Alberto Lamoni. - VII. L. A. Parravicini.

Capitolo Secondo : **Giuseppe Curti.**

I. Pestalozzi e i periodici della Demopedeutica. - II. La «Grammatichetta popolare» di Giuseppe Curti. III. Precursori, difensori e critici. - IV. Curti e Romeo Manzoni. - V. Verso tempi migliori.

Capitolo Terzo : **Gli ultimi tempi.**

I. Luigi Imperatori e Francesco Gianini. - II. Alfredo Pioda. - III. Conclusione : I difetti delle nostre scuole. Autoattività, scuole e poesia. - Autoattività, scuole ed esplorazione poetico-scientifica della zolla natia. - L'autoattività e l'avvenire delle scuole ticinesi.

S. A. Arti Grafiche già Veladini & Co., Lugano.

Anno 80° Lugano, Aprile 1938. N. 4

L'EDUCATORE
DELLA SVIZZERA ITALIANA

Organo della Società "Amici dell'Educazione del Popolo"
Fondata da STEFANO FRANSCINI nel 1837

SOMMARIO

Per la riforma interiore della Scuola secondaria

La conversione dell'Innominato (A. Janner)

Lo Stato ha fatto il suo dovere verso i bambini di tre-sei anni?

Gli Asili e le Scuole elementari e maggiori di Lugano nell'anno 1936-1937

Angelo Brofferio alla "Verbanella": Una figlia del Brofferio

Il diritto dei maestri e delle maestre di compiere studi pedagogici universitari.

Una buona iniziativa: Lavori manuali

Fra libri e riviste: Rivista svizzera U. P. - Storia del pensiero scientifico - All'ombra del bosco - Il piccolo Edipo - La crise morale et l'éducation - Nuove pubblicazioni

Posta: Vite e viticoltura - Assenze e compensi - Igiene e diapositive - Economia domestica e maestre disoccupate.

Necrologio sociale: Tebaldo Pagani

Per disinfossicare la vita contemporanea:

"**Le tragedie del progresso meccanico**" di Gina Lombroso-Ferrero (Milano, Bocca, pp. 312, Lire 15).

"**Naturismo**" del dott. Ettore Piccoli (Milano, Ed. Giov. Bolla, Via S. Antonio, 10; pp. 268, Lire 10).

"**La vita degli alimenti**" del prof. dott. Giuseppe Tallarico (Firenze, Sansoni, pp. 210, Lire 8).

"**Alimentation et Radiations**" del prof. Ferrière (Paris, ed. "Trait d'Union", pp. 342).

48mo Corso di Lavori manuali: Sciaffusa, 11 luglio - 6 agosto 1938.

Commissione dirigente
e funzionari sociali

PRESIDENTE: *Prof. Antonio Galli,* Bioggio.

VICE-PRESIDENTE: *Max Bellotti,* direttore delle Dogane, Taverne.

MEMBRI: *Avv. Brenno Gallacchi,* P. P., Breno; *Prof. Lodovico Morosoli,* Cagiallo; *Prof. Giacinto Albonico,* ispettore scolastico, Cadempino.

SUPPLENTI: *Avv. Piero Barchi,* Gravesano; *Dott. Mario Antonini,* Tesserete; *Prof. Paolo Bernasconi,* Bedano.

SEGRETARIO-AMMINISTRATORE: *M.o Giuseppe Alberti,* Lugano.

CASSIERE: *Prof. Edo Rossi,* Lugano.

REVISORI: *Maestra Eugenia Bosia,* Origlio; *Maestro Luigi Demartini,* Lugaggia; *Maestro Battista Bottani,* Massagno.

ARCHIVIO SOCIALE e DIREZIONE dell'«EDUCATORE»: *Dir. Ernesto Pelloni,* Lugano.

Tassa sociale, compreso l'abbonamento all'*Educatore* Fr. 4.—.
Abbonamento annuo per la Svizzera: Fr. 4.—. Per l'Italia L. 20.—.
Per cambiamenti d'indirizzi rivolgersi all'Amministrazione, Lugano.

Per gli annunci commerciali rivolgersi esclusivamente all'**Amministrazione dell'Educatore, Lugano.**

I DOVERI DEI GOVERNI

PER LE SCUOLE ELEMENTARI DELLA CIVILTA' CONTEMPORANEA

La IV Conferenza internazionale dell'Istruzione pubblica, considerato:

Che le condizioni economiche e sociali attuali e lo sviluppo delle conoscenze han reso molto più difficile il compito dei maestri elementari;

Che, nell'opera educativa, la personalità del maestro costituisce il fattore decisivo, e che, per conseguenza, il problema della formazione professionale dei futuri maestri riveste un'importanza capitale;

Che, in questa formazione, bisogna tenere in gran conto, non soltanto la cultura generale e la cultura propriamente pedagogica, ma anche e soprattutto il valore morale:

I.

Si felicita del fatto che il problema della preparazione dei maestri costituisce, in quasi tutti i paesi, una delle prime preoccupazioni delle autorità scolastiche.

II.

Pur tenendo in considerazione le differenze di preparazione imposte ai diversi paesi dalle condizioni storiche, geografiche, economiche e sociali,

LA CONFERENZA CONSTATA L'ESISTENZA DI UNA CORRENTE D'OPINIONE IN FAVORE DELLA PREPARAZIONE DEI MAESTRI NELLE UNIVERSITA' O NEGLI ISTITUTI PEDAGOGICI DELLE UNIVERSITA' O

NELLE ACCADEMIE PEDAGOGICHE, DOPO STUDI SECONDARI PRELIMINARI.

III.

La Conferenza esprime il voto:

Che l'età d'ammissione alle funzioni di docente, e, per conseguenza, l'ammissione negli istituti pedagogici sia stabilita in modo tale che il giovane maestro, prima della sua entrata in funzione, abbia potuto acquistare UNA MATURITA' morale e intellettuale sufficiente, e la piena coscienza dell'importanza del suo compito e delle sue responsabilità;

Che la selezione dei candidati non verta unicamente sulle cognizioni acquisite, ma tenga in seria considerazione LE ATTITUDINI MORALI, INTELLETTUALI E FISICHE;

Che gli studi per i futuri maestri siano gratuiti, o che, almeno ai candidati meritevoli e bisognosi, siano accordate borse di studio.

IV.

La Conferenza stima:

Che la preparazione professionale e propriamente pedagogica segua ad una buona cultura generale;

Che, conseguentemente, la durata degli studi sia tale da permettere agli allievi di acquistare una cultura generale e una formazione professionale sufficienti, senza sovraccarico intellettuale;

Che, del resto, è possibile dare dapprima questa cultura generale, e riservare ai centri di formazione pedagogica (Università, Facoltà pedagogiche, Istituti pedagogici universitari, Accademie o Istituti pedagogici, Scuole normali) la sola formazione professionale, almeno nei paesi in cui non si crede di poter dare nello stesso tempo e nella medesima scuola la cultura generale e la formazione pedagogica.

V.

La Conferenza crede necessario:

Che, in vista della formazione professionale dei futuri maestri, i programmi di studio e gli orari prevedano, non soltanto lo studio teorico della pedagogia e delle scienze ausiliari, MA ANCHE UNA PREPARAZIONE PRATICA MOLTO SERIA;

Che sia riservato un posto per le discipline economiche e artistiche, alle quali i maestri dovranno più tardi iniziare i fanciulli che verranno loro affidati, sia nella scuola propriamente detta, sia nelle organizzazioni educative post-scolastiche e che sia tenuto in debito conto l'importanza della cultura fisica nella formazione della personalità;

Augura che la preparazione professionale (pedagogica, psicologica, sociale e pratica) dei futuri maestri si inspiri ai principî della scuola attiva, e riservi un posto sufficiente ai lavori individuali di ricerca, e consideri che la formazione professionale deve essere di natura tale da assicurare un intimo contatto dei futuri maestri colle popolazioni fra le quali dovranno insegnare, particolarmente con gli ambienti rurali;

Essa esprime il voto che sia riconosciuta un'importanza particolare alle scuole modello annesse alle Normali, — e che queste comprendano scuole rurali e scuole urbane.

VI.

La Conferenza:

Ritiene che la preparazione dei maestri urbani e dei maestri rurali, là ove sembra necessario di differenziarla, debba raggiungere il medesimo livello e conferire i medesimi diritti;

Constata che, in alcuni paesi, i futuri maestri aggiungono alla loro preparazione professionale generale una specializzazione in alcune materie particolari, ch'essi potranno insegnare in seguito, almeno agli allievi delle ultime classi della scuola elementare.

VII.

La Conferenza:

Stima che LA NOMINA DEFINITIVA dei giovani maestri non debba aver luogo che dopo un tirocinio di sufficiente durata, razionalmente organizzzato e debitamente controllato;

Emette il voto che l'istituzione di corsi di perfezionamento per i maestri in esercizio sia generalizzata e formi l'oggetto di misure d'ordine permanenti.

1788 — 18 febbraio — 1938

Effetti degli studi magistrali brevi e astratti

Dopo 150 anni di Scuole Normali!

... "Le manchevolezze sono così gravi che si può affermare essere il 50% dei maestri, oltre che debolmente preparato, anche inetto alle operazioni *manuali* dello sperimentatore! Il maestro, vittima di un pregiudizio che diremo *umanistico*, per distinguerlo dall'opposto pregiudizio *realistico*, si forma le attitudini e le abilità tecniche per la scuola elementare solo da sè, senza tirocinio, senza sistema: improvvisando.

(1931) *G. Lombardo-Radice.* («Ed. nazionale»).

In Italia la prima Scuola Normale fu aperta a Brera, il 18 febbraio 1788.
Direttore: FRANCESCO SOAVE.

I maestri e le maestre della civiltà contemporanea hanno diritto — dopo frequentato un Liceo magistrale tutto orientato verso le scuole elementari — a studi pedagogici universitari uguali, per la durata, agli studi dei notai, dei parroci, dei farmacisti, dei dentisti, dei veterinari, ecc. Già oggi il diritto e il dovere degli allievi maestri di frequentare (due o tre, o quattro anni) CORSI PEDAGOGICI UNIVERSITARI, DOPO I 18 ANNI, ossia dopo aver compiuto studi pari a quelli del liceo, è sancito negli Stati seguenti: Germania, Bulgaria, Danimarca (4 anni), Danzica, Egitto, Estonia, Stati Uniti (anche 4-5 anni), Grecia Irak, Polonia, Cantoni di Ginevra (3 anni) e di Basilea (1 anno e mezzo), Sud Africa, Russia.

Finestre aperte

Per gli Asili infantili Agazzi

L'Asilo di Mompiano delle sorelle Rosa e Carolina Agazzi... « fondato sui concetti della fattività del bimbo e dell'assistenza materna, porge ai piccoli alunni, insieme col gioco non obbligato, ma lasciato alla loro libera invenzione, cure fisiche, occupazioni proprie della vita familiare, e un infinito materiale didatticco fatto di piccoli nonnulla e costruito in gran parte dagli alunni e dalle maestre; e con svariati esercizi, movimenti, azioni e lezioncine ispira profondi sentimenti di fraternità e di gioia serena: **in una parola è l'asilo che meglio seconda la vita dell'infanzia nella sua umana attualità** ».

Dall'**Enciclopedia italiana** — alla voce « Asilo ».

SCUOLE E VITAMINE

D'ora innanzi le maestre degli asili infantili, i nuovi maestri di canto, di ginnastica, di lavori muliebri e di disegno dovrebbero possedere anche la patente per l'insegnamento nelle scuole elementari. Necessitano pure docenti per i fanciulli tardi di mente, per la ginnastica correttiva, docenti per i corsi obbligatori di economia domestica e molti laureati in pedagogia dell'azione e in critica didattica.